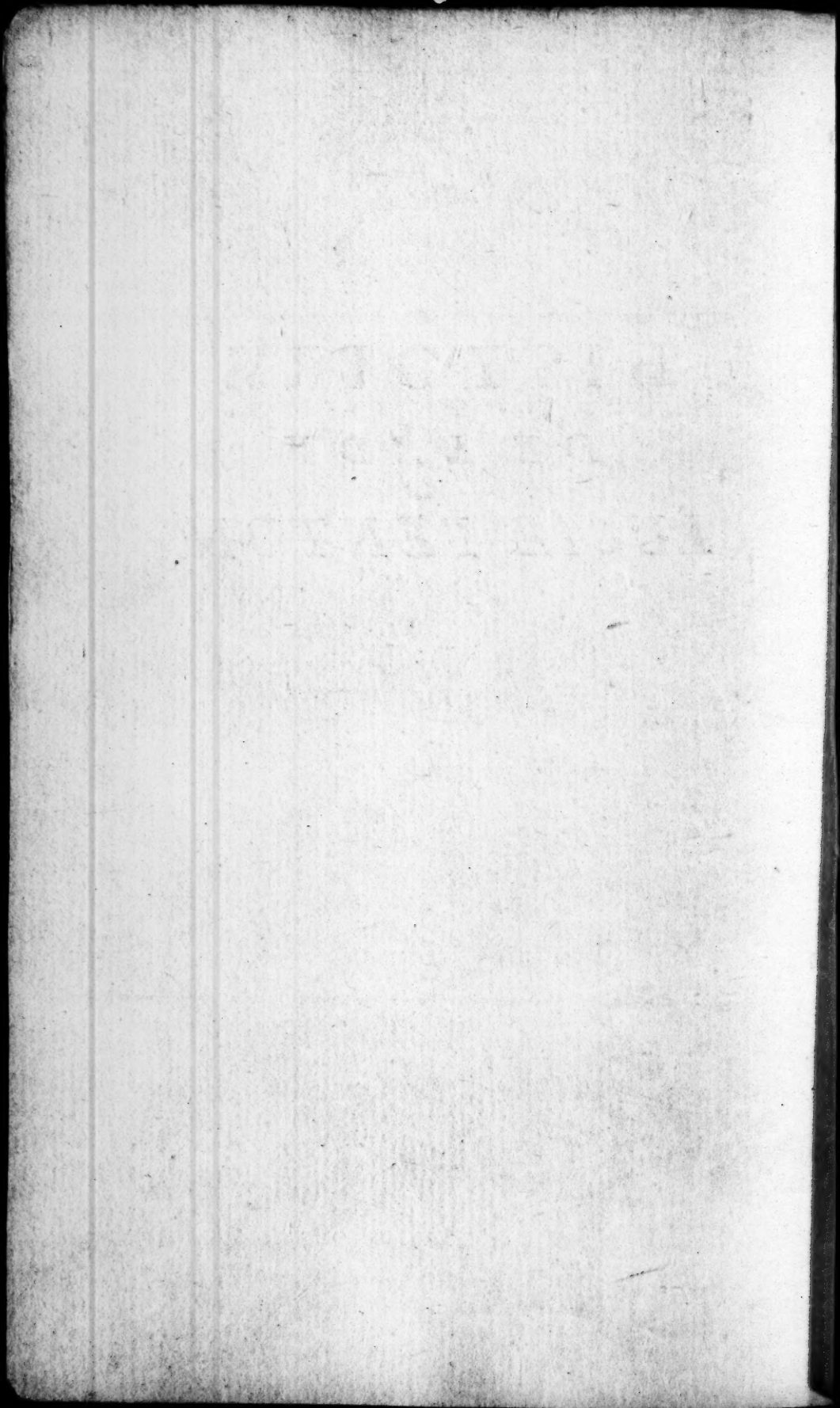


1607/4645.

HISTOIRE
DE LADY
LUCIE FENTON.



HISTOIRE
DE LADY
LUCIE FENTON.

Ouvrage traduit de l'Anglois

PAR M. DE M**

La pudeur seule obtiendra notre hommage,
L'amour constant rentrera dans ses droits.

LE C. DE B***

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S.

1769.

C. F. de B.
1771.





A MADAME
LA BARONNE
DE NEUKERCHEN
DE NYVENHEIM.

M*ADAME,*

*Au lieu de graver un Nom
comme le vôtre sur un monu-
ment que le tems puisse respec-
ter, j'ose l'inscrire au fron-
tispice d'un Ouvrage qu'un*

prompt oubli doit anéantir.
Mais je me trompe sans doute : paroissant sous vos auspices, **MADAME**, il acquiert un titre , dont sa foiblesse se prévaudra plus d'un jour. Vous en avez apprécié les Personnages ; votre goût les a jugés. La peinture de leurs mœurs, prises au sein de la Nature , vous a touchée par la vérité de son coloris. Dans le caractère de leurs amours ingénus votre ame a vu l'image du sentiment , dont ils sont les interprètes , ou les disciples. Vous

avez partagé toutes leurs situations diverses. Enfin, chacun de leurs portraits a excité dans vous un intérêt particulier, & vous me permettez de vous en faire hommage.

De quelle présomption ne pourrois-je pas m'enorgueillir, MADAME, honoré d'un tel succès auprès de vous ? Brillante de l'éclat d'une naissance illustre, parée de tous les attraits de la beauté, l'esprit embelli du charme d'une Philosophie délicate & solide, vous daignez accueillir cet es-

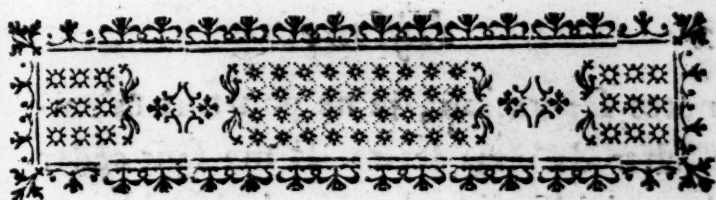
*Sai de mes loifirs littéraires
Sa destinée n'est plus douteu-
se : elle égalera celle de ces
métaux que l'on estime au
moins pour la belle empreinte
qui les consacre.*

*Je suis avec un profond
respect,*

MADAME,

De Neukerchen de Nyvenheim.

**Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur M****




HISTOIRE DE LUCIE FENTON.

LETTRE PREMIERE.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^t, à Rome.*

De Londres.

 AI une si douce habitude
d'épancher dans votre sein
tout ce qui a pu m'intéresser
le plus légèrement, & même
depuis notre première rencontre dans la
ville où vous êtes aujourd'hui de retour,
que, quand j'oublierois la demande que
vous voulutes bien me faire, lors de

I. Part.

A

notre séparation , je ne pourrois m'empêcher de vous écrire. Il me faut céder à une inclination devenue irrésistible , & faire passer sous vos yeux chaque mouvement de mon cœur ; de ce cœur qui a déjà fait une longue épreuve des plus douces chaleurs de l'amitié , mais que jusqu'à présent les feux de l'amour n'avoient point encore pénétré. J'ai dit jusqu'à présent , quoique je ne sois pas absolument bien certain encore d'être sous les loix d'une passion , qui enfante parmi les hommes , peut-être autant de malheurs qu'elle fait éclore de félicité. Je crois sentir que j'en ai été réellement atteint. Vous , que j'ai toujours regardé comme d'une expérience consommée en démêlés de cette espece , vous allez éclairer ma position & mon état. Je vous en raconterai les événemens ; puisse ma correspondance ne pas vous devenir importune , par le détail de nombre de particularités minutieuses , sans lesquelles

vous n'auriez point une instruction complète pour me prescrire les procédés que vos lumières jugeront les plus convenables !

Bientôt après mon arrivée en Angleterre , ayant accompagné ma mere & quelques autres Dames à la Comédie , le hasard me conduisit dans une loge , où se trouva un domestique de Lady Lucie Fenton pour y retenir des places. Un instant avant que la toile fût levée , je vis paroître Lady Lucie elle-même , accompagnée de Madame Busby , & de Miss Pleydel , parente éloignée , qui avoit vécu dans une grande intimité avec Lady , depuis la mort des derniers Comte & Comtesse de * * *.

Comme Lady Lucie s'avançoit la première , la bienséance exigea que ce fût à elle que je présentasse la main pour lui faire accepter dans la loge une place où elle se trouva tout auprès de Lady Bellair. Autrefois , comme je l'a-

vois appris , nos familles avoient été en liaison : avant d'entreprendre mes voyages , j'avois souvent entendu dire par ma mere que les parens de Lady Lucie extravaguoient sur la beauté de leur fille. Mais je ne la reconnoissois point , parce que le Comte résida si peu à sa campagne , tant qu'il vécut , qu'on ne la vit que très-rarement.

Quitte des attentions que j'avois dû rendre aux Dames de sa compagnie , je me trouvai par accident placé derrière Lady Lucie ; & comme elle se retournoit souvent pour leur parler , j'eus tout autant d'occasions d'envifager ses traits charmans au-delà de toute expression. Sa taille est élégante & riche : son teint sans avoir un éclat extrême , est parfemé de mille agrémens divers. Pour le faire valoir , il ne falloit à Lucie qu'un peu plus de vivacité ; & on la voyoit toujours s'embellir , lorsque la pudeur , que ses sentimens délicats excitent fa-

cilement , venoit colorer son visage : le rouge , qui l'anime dans ces momens , est d'un prix trop enchanteur pour l'oser compromettre sous ma plume. Son col , ses bras , ses mains sont du plus gracieux modele ; son air de fraîcheur , de gaieté , prévient voluptueusement l'imagination , l'égare , l'enflâme & l'excuse.

Cependant je ne vis jamais de femme d'une modestie plus sévère dans ses façons d'être , & de se parer : ses yeux noirs sont pleins de feu ; peu d'autres ont cette douceur : sa bouche est riante , ses dents belles , ses cheveux , dont la quantité orne pompeusement sa tête , sont d'un châtain brun. Telle est la personne de Lady Lucie ; mais les charmes dont j'ai le mieux retenu les impressions , je les ai trouvés sous cet air naïf & sensible , dont innocemment son maintien se décore : voilà ce qui m'a plus vivement frappé que tous ces attraits dont j'ai voulu vous faire la peinture.

Comme elle étoit connue de ma mère , elles causèrent ensemble. Je saisis l'occasion de me mêler dans leur petit entretien ; curieux , je l'avoue , de découvrir si l'esprit de Lady Lucie répondoit au prix de sa personne. Je vis qu'elle en réunissoit les charmes les plus piquans ; la solidité de sa raison , l'honnêteté de ses principes s'assortissoient exprès à ses graces extérieures , pour les relever d'un nouvel éclat ; ses réflexions , que sa modeste retenue laissoit timidement échapper , étoient sensées & judicieuses : elle entroit avec une si heureuse sensibilité dans les situations touchantes de la pièce , qu'elle fut la première à donner des larmes aux endroits plus pathétiques : elle s'efforça de dérober à tous les Spectateurs ses émotions ; mais ce larcin qu'elle leur voulut faire de son attendrissement , ne servit qu'à les mieux convaincre de ce naturel tendre & compatissant , qui l'intéressoit si bien à déplorer les trop

rigoureux destins de l'infortunée *Moinime*.

Je vous avouerai franchement , Charles , que Lucie enleva mes sens & mon attention à la pièce & aux Acteurs ; je ne fus tout entier qu'à elle seule.

Lorsque son domestique vint lui annoncer que son équipage étoit à la porte , je balançai sur le desir de l'y reconduire ; deux Cavaliers qui étoient mieux connus d'elle que moi , se présentèrent à l'entrée de la loge pour avoir cet honneur : cependant dès que je lui eus offert mon bras , elle voulut bien l'accepter avec un air de complaisance , qui parut , j'ose le dire , n'être que pour moi. Je la menai comme en triomphe à travers une foule attentive à son passage : elle parvint sans accident à son carrosse , & je fus très-poliment remercié de la peine qu'on m'avoit donnée : en m'éloignant d'elle , les regrets vinrent ralentir mes vives émotions ; mais comme je retournois

auprès de Lady Bellair, je me flattois que j'aurois souvent des occasions de voir chez elle la Beauté qui venoit de me surprendre. Peignez-vous quelle fût ma douleur lorsque Lady Bellair m'apprit qu'il falloit renoncer à l'espoir de lier société avec elle, le Comte étant arrangé pour se retirer entierement à la campagne.

Les Dames qui étoient de notre partie, quoiqu'elles s'expliquassent en termes d'admiration sur la régularité de ses traits, exprimoient clairement, par ces œillades de femmes, forcées de s'avouer vaincues de ce côté, que son esprit au moins n'étoit que superficiel & médiocre. Vous dirai-je, Lumley, que je n'en crus point à leur décision. Elles n'auroient pu me le persuader; leurs insinuations critiques me rebutoient au contraire, voyant sur-tout que Lady Bellair, (peut-être par condescendance pour son fils, qui, comme elle s'imaginoit

de Lucie Fenton.

fort bien , auroit pu se laisser frapper à l'aspect de cette aimable personne ;) voyant , dis-je , que Lady Bellair n'appuyoit nullement leurs censures trop amères.

C'en est assez pour un sujet très-intéressant pour moi , mais que je rendrois peut-être trop ennuyeux pour vous. C'est par grace que je vous laisse , & vous dis adieu.

L E T T R E I I .

Lady LUCIE FENTON à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

J'AI été , Sophie , toute la matinée à tourmenter votre sœur pour lui faire tracer le portrait de l'homme charmant que je vis hier au soir à la Comédie : mais cette petite Fille est si rétive , que je ne puis lui faire faire la moindre chose. Me voilà donc obligée de prendre la plume

A v

pour ma propre défense ; car , à moins de m'abuser étrangement moi-même , je m'apperçois que bientôt il me deviendra très-intéressant. Ah , Sophie ! ne me le feroit-il pas déjà ? Il n'est que trop vrai : ou bien , pourquoi cet inconcevable empressement de m'entretenir de lui ?

J'ai en effet , je le dois avouer , excédé d'ennui ce matin Emilie , à force de lui en parler ; il ne lui étoit pas bien aisé de refuser de m'entendre : mais j'ai été si dépitée de ses distractions , que je n'aurois pu soutenir plus long-tems la gêne où je paroissais la contraindre ; j'en suis encore toute hors de moi-même , & je ne puis résister à mon impatience de vous faire part du sujet qui a jetté mes sens dans l'agitation dont je suis émue.

Hier au soir nous étions à l'*Orphelin* ; placés dans la même loge que Lady Bel-lair , qui y étoit accompagnée du second de ses fils , (celui , je pense , qui

ne fait que d'arriver d'Italie). Commencerai-je par vous peindre ses yeux ? Si mon téméraire pinceau l'entreprend , en achevera-t-il l'ouvrage ? Je n'ose le présumer ; car tout ce que je trouve de rassemblé dans leur éclat extrême , éblouit trop les miens , pour m'en assurer l'usage jusqu'à la fin du portrait : cependant , quelque fût l'éclatante vivacité , dont je les ai vu briller , la douceur qui s'y mêloit naturellement en voiloit assez les rayons , lorsqu'il avoit à me parler ; on eût dit qu'il vouloit expier , par ce charme nouveau , la trop forte impression qu'on leur eût pu reprocher. Il est vrai cependant que dans sa simplicité , M. Bellair ignoroit l'excès du pouvoir ravissant qui regnoit en eux : il n'en étoit nullement coupable , j'en suis assurée ; il ne le soupçonnoit pas.

O Sophie ! qu'avec plaisir je jouis de l'humiliation de tous les Petits-Mâîtres ! Pourquoi ? me direz-vous. Parceque ,

mon Enfant , cette espèce usurpe nos droits , & s'ose prévaloir de l'art qui n'est qu'à nous.

La nature , magnifique envers les hommes , les a rendu fiers de plusieurs avantages ; j'en demeure d'accord : mais le privilege enchanteur de coquetter est le nôtre ; qu'ils n'y prétendent point. Etalons ici le nombre des faveurs dont ils ont été comblés : la force est leur premier partage ; mais pourquoi le désirerions-nous ? N'avons-nous pas des triomphes certains de cette foiblesse , qui nous met sans défense , & qui leur impose la protection qu'ils nous doivent ? Comptez ensuite pour eux la sagesse ; à cet égard encore , mon Enfant , je n'ai nulle envie de leur chercher querelle qu'ils se l'arrogent. La prudence , bien entendu qu'ils ne nous contesteront point le petit esprit de nous pourvoir en tout , *comme disoit Béatrix* , & de savoir nous affranchir de l'empire de

ces prétendus Souverains. En troisième don , ils reçurent une très-grande intelligence. Quant à cette portion , on doit , je pense , convenir par arbitres , & faire des partages égaux. Mais où m'entraînent de pareilles observations ? Imprudente ! je néglige l'objet qu'il me falloit peindre. Où en suis je restée ? Oh ! à ses yeux. Eh bien donc ! Sa figure & son teint annoncent son sexe , & le décident ; sa figure est accompagnée de graces , son teint animé des plus vives couleurs ; sa bouche , ses dents , sa chevelure , peut-être ; ces beautés isolées pourroient se trouver séparément parmi cinq ou six de nos Cavaliers les plus remarquables ; mais nul n'a l'avantage de les réunir toutes ainsi que lui. Sa personne accomplie & bien au-dessus de mon ébauche , disparoît , & on l'oublie , à l'aspect de ses manières simples, aisées, d'homme raisonnable & sans prétentions ; son port est gracieux , noble , &

plein de dignité : il vous enchante par la douce harmonie de cette voix , qu'il faut entendre. . . . Que direz-vous , mon Enfant , de cette description ? N'a-t-elle pas une manière riante , un tour agréable ? J'aurai soin de dérober ma petite mignature aux yeux d'Emilie ; car vraisemblablement elle est à moitié éprise de mon sujet ; j'ai au moins des raisons pour le croire : car dès qu'il a été question de lui , elle est devenue silencieuse & morne , comme l'écho qui attend la voix. Je serois au désespoir de rencontrer une rivale dans une de mes meilleures amies ; ainsi il n'y a point de nécessité , à mon avis , de lui mettre dans la tête des idées qui ne lui sont peut-être point venues : qu'avec toute la diligence possible cette Lettre vous parvienne , de la part de votre , &c.



L E T T R E I I I.

De la même à la même.

JE me suis encore rencontrée avec cet homme aimable que je vous ai peint dernièrement ; que ç'ait été par accident , ou de dessein pris , je ne saurois bien vous le dire. Tout ce que je fais , c'est que tandis que j'étois en visite chez mon oncle Fenton , M. Bellair y est venu. Je crois en effet que j'ai dû paroître fort fotte & fort maussade , j'en suis sûre : j'ai demandé cent fois à Emilie ce que j'étois devenue dans ce moment ; la petite Dissimulée n'en fait rien , ne veut m'en rien dire. . . . C'est qu'elle en est coëffée.

Il est entré avec cette dignité & cette grace qui n'appartiennent qu'à lui ; & après avoir fait à la compagnie toutes les civilités dont s'acquitte un homme

bien né , il s'est tourné vers moi ; il s'est fixé à moi seule. . . . Comme mon cœur , follement éperdu , palpitait !

On a proposé une partie pour l'Opéra, Emilie & moi y avons été engagées. M. Bellair , s'adressant à Madame Fenton , mais avec ces yeux (ces yeux que j'ai eu tant de peine , pourquoi ne dirois-je pas tant de plaisir à peindre) , les a détournés sur moi , & lui a demandé la permission de nous y accompagner. Elle , ô l'aimable Femme ! elle y a d'abord consenti : avec quelle impatience j'attends ce qui doit résulter de tout ceci ! A demain , on vous en dira davantage.



L E T T R E I V.

JEAN BELLAIR *Ecuyer*, au Chevalier
CHARLES LUMLEY *Bar^e*, à Rome.

JE vous jure, Lumley, que je ne vois point ce que je dois penser de moi-même : le hasard, (car je n'aurois pas eu la hardiesse d'avoir prémédité ma visite), le hasard me conduisit un de ces jours chez Madame Fenton. Dès que j'entrai, Lady Lucie frappa mes regards; & le vif incarnat qui se peignit tout-à-coup sur son visage, vint donner à ses tranquilles appas un éclat merveilleux.

Je m'enhardis à l'aborder, d'après l'avantage que j'avois eu de converser avec elle à la Comédie; elle parut troublée, confuse, & cet embarras enchanteur acheva ma défaite. Quelque soumis, quelque vaincu que soit mon cœur,

Charles , je ne prétends cependant point le livrer que je ne voie jour à la représaille de gagner quelque chose sur mon vainqueur. Mais je n'en suis jusqu'à présent qu'à la trouver belle , & sa conversation , non moins séduisante que la personne.

J'ai eu assez d'adresse pour me faire nommer de sa partie de demain à l'Opéra ; ma Lettre va donc rester décachetée.

J'arrive de Hay-Market , & je n'en suis pas plus à mon aise , tant s'en faut , qu'avant mon départ. Les meilleurs Juges sont convenus que le Spectacle avoit été exécuté , on ne peut pas mieux ; on a généralement applaudi le nouvel Acteur. Mais moi , j'étois absorbé ; cette charmante Personne avoit captivé & mon attention , & tout ce que je pouvois avoir d'idées. De sa part , (que ç'ait été par amour-propre , ou pour se prêter à ma vanité) , nul n'a recueilli un seul

de ses sourires , un seul mot de son entretien ; tout a paru m'être réservé à moi seul. Cette façon de me traiter a choqué , je l'ai bien vu , nombre de ses admirateurs répandus çà & là , dans tous les endroits du Spectacle.

Je n'ai pas encore tiré un avantage d'une préférence aussi marquée. Une fréquentation d'un moment , un regard favorable , ne fixeront point mon inclination pour toujours. Je connoîtrai le caractère d'une personne avec laquelle je dois vivre uni le reste de ma vie. Point de bonheur domestique , Lumley , si les esprits de part & d'autre ne forment une parfaite alliance.

Le Spectacle fini , j'eus de nouveau l'honneur de donner la main à Lucie , & je l'obtins encore d'une façon singulièrement flatteuse. Comme le Lord . . . se présentoit à elle dans sa loge , sur le champ elle se tourna vers moi , & avec un sourire de satisfaction : « M. Bellair ,

„ nous allons descendre , me dit-elle. »
Le Lord étonné se recula , & nous laissa le passage , ne sachant quelle contenance faire. Dès que nous fumes dans notre carrosse , & prêts à partir , un domestique , courant comme un étourdi , un flambeau à la main , se vit en danger d'être écrasé par un carrosse tout à côté du nôtre : pour s'en garantir , il porta son flambeau si près de Lady Lucie , qu'il mit le feu à ses manchettes ; saisi de frayeur , il prit subitement la fuite , & nous , de nous empresser à éteindre cet incendie. Nos Dames en furent très-allarmées ; on en fut quitte pour le dégât , qui fut de perdre à moitié cette partie de son ajustement.

Vous sentez d'après cet accident que je devois à Lucie une visite le lendemain ; visite que la politesse seule rendoit indispensable.

Je la trouvai avec Miss Pleydel , dans un deshabillé très-propre ; elle étoit ainsi,

à mon avis , beaucoup mieux que sous sa parure de la veille. Quel charme dans ses regards ! que d'esprit dans ses idées ! quel sourire ! quelles manières ! quel goût ! combien tout cela étoit précis , engageant & séducteur !

J'écludai mon départ ; pour le retarder , j'oubliai le tems , j'oubliai tout , excepté la Beauté , auprès de qui rien n'étoit à compter. Miss Pleydel , qui de tems en tems se joignoit à son entretien , est fort agréable dans sa personne , & parfaitement aimable dans ses manières.

En sortant d'une telle maison , ne trouvez - vous pas , Lumley , bien raisonnable le desir que l'on conçoit d'y retourner ? Avant de prendre congé , je dis à Lady Lucie que , lorsque je l'avois entendue entrer en conversation avec Lady Bellair , à la Comédie , je m'étois flatté qu'il y auroit quelque liaison entre elles ; & que je m'affligeois

beaucoup de mon erreur , n'osant plus me livrer à l'espérance que j'avois eue de la voir souvent chez ma mere. Elle me dit en souriant , qu'elle feroit toujours bien aise de voir chez elle M. Bellair , lorsqu'elle recevroit ses autres connoissances.

Eh bien ! Charles , qu'avez-vous à me dire ? J'attendrai long-tems , je crois , vos réponses. N'importe ; j'ai le plaisir de m'entretenir avec vous. N'ai-je pas en même tems la douceur de vous parler de l'aimable objet qui m'enchanté ? Oui ; mais c'est - là le danger. , Le danger ! Adieu.



L E T T R E V.

Lady LUCIE FENTON à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

E H bien ! Sophie , vous vous donnez carrière , je le vois bien , à vous occuper de moi ; je vous assure , qu'après avoir osé faire trophée de tant d'indifférence , je me trouve bien risible moi-même , & sur-tout lorsque je me rappelle tant de parris rejetés , la plupart , de gens dont la fortune valoit mieux , me direz-vous , que celle de M. Bellair. En vérité pourtant , si vous l'avez cru ainsi , mon Enfant , vous vous êtes trompée. Du côté de son pere , sa famille est ancienne & très-respectable ; sa mere est noble d'extraction. Il jouit déjà d'une fortune honnête que son oncle lui a léguée ; & le Chevalier Edouard , qui n'a pas beaucoup d'héritiers , peut encore

considérablement ajouter à son aisance : je fais que le Chevalier Edouard & Milady ont pour lui une prédilection singulière. Vous voyez , Sophie , que j'ai pris des informations : du côté de la naissance & de ses biens , mes vœux & ma curiosité ont été pleinement satisfaits : mais , ma Chère , son cœur m'importe bien davantage , & à cet égard , peu de chose m'éclaire , rien ne me rassure : il est si séduisant !

Il fut tout hier au soir à côté de moi à l'Opéra. Intéressant tête à tête ! Moment délicieux ! Il finit avec le Spectacle ; alors je voulus l'enhardir , & j'osai lui donner ma main pour me reconduire ; quoique le Lord . . . fut déjà à la porte de la loge. Je voulus même descendre jusqu'à ma voiture avec M. Bellair. Un léger accident , occasionné par l'étourderie d'un laquais , fournit à M. Bellair l'occasion de venir chez moi le lendemain , & de me faire une visite qu'un
homme

homme poli ne pouvoit s'empêcher de me rendre.

Vous vous imaginez bien que la porte ne lui fût pas interdite. Que me répondrez-vous , si je vous dis qu'à chaque instant il gagne quelque chose dans mon esprit ? A le voir en ma présence , dans le moment on diroit bien que mes traits l'ont frappé ; mais je crains encore Ah Sophie . . . ! des apparences ne me rassurent point ; quelques-unes sont contre moi.

Il fut si discrettement timide , qu'il n'osa se hasarder à me demander , sans un léger détour , la permission de me venir voir ; il me dit qu'il s'étoit flatté du bonheur de me rendre visite avec Lady Bellair. Je pris à merveille ce qu'il vouloit me faire entendre , & je lui permis de venir lorsque je recevrais mes connoissances chez moi. N'ai-je pas bien fait , ma Chère ? J'étois troublée : mais , peut-être qu'après tout son peu de con-

fiance seul caufoit fa circonfpection : il n'en étoit que là , j'en fuis sûre ; car je n'ai jamais trouvé d'homme qui prétendît fi peu , avec d'auffi juftes prétentions à tout.

Croyez , quoiqu'il en foit , ma Chère , que je fuis bien impatiente de le voir faire ufage d'une permiffion fi modèftement follicitée , accordée avec tant de décence. Je ne l'ai vu que trois fois dans les fociétés , & je m'apperçois que cela a fait beaucoup de bruit. Le Lord . . . eft venu tous les jours à ma porte ; mais je n'ai point été vifible ; le Chevalier Rofs s'intrigua prodigieufement hier au foir pour m'aborder & perdit fes peines : oh ! que ne puis-je voir de la part de M. Bellair un empreflement femblable ! Mais c'eft par difcrétion fans doute qu'il s'en abftient ; il ne fe permet rien avec une prudence fi refpectueufe. Eh bien ! attendons-le : un homme de fon prix , Sophie , vaut bien un peu d'attente.

Il me semble vous entendre me dire :
« Après avoir dédaigné les premiers
» partis du Royaume, vous voilà toute
» occupée de l'expectative de M. Bel-
» lair, s'il vous fait l'honneur de s'of-
» frir à vous ? »

Que m'allez-vous murmurer à pré-
sent ? En vérité, Sophie, je ne me suis
jamais tant avancée avec moi-même.
Je crois que s'il s'offroit . . . je ne fais
pas bien positivement ; mais je me fi-
gure que ce me feroit une belle posi-
tion que celle de le refuser, ou non.
Je crains fort que vous ne saisissiez pas
bien le mot de ma petite énigme : la
vérité est, que mes idées se croisent,
& ne se démêlent pas parfaitement sur
ce point.



L E T T R E V I.

De la même à la même.

O H Sophie ! que deviendrai-je ? Me voilà , je le crains incapable de toute résistance , ce charmant M. Bellair ; cet homme ! Nous sommes désormais inséparables. J'ai cru pouvoir tenir contre ce sexe ravissant & trompeur. Pour M. Bellair , cependant il ne connoît ni l'artifice , ni l'imposture ; il est toujours également ouvert & ingénu. Rien de coupable , nulle indignité ne se cachent sous tout son extérieur , où se peignent l'honnêteté , la candeur même : il est en un mot si accompli , que je me vois perdue ; mon égarement & ma faiblesse ne sauroient me défendre ; & cet état , où je me cherche en vain , il va le connoître : que j'ai lieu de m'en effrayer ! Mais il est trop digne de jouir de sa

conquête, pour triompher avec orgueil. Il a tous les attraits pour subjuguier & pour soumettre un cœur ; il a toutes les vertus pour le mériter & le retenir dans ses chaînes.

Emilie vous a-t-elle dit quelle triste figure j'étais ici ? Moi qui ait paru ne vouloir que conquérir tous les cœurs, qui mettois tous mes soins, chaque instant de ma vie, à ne compter autour de moi que des esclaves à mes ordres.... Aujourd'hui, hélas ! Revers digne de pitié ! Retirée pour donner cours à mes soupirs, négligée de tous. . . . Mais qu'allois-je dire, Sophie ? Non, je n'en suis pas-là encore ; mais au moins insensible pour tous, jusqu'à ce que celui qui fait ma joie & mes allarmes, paroisse & vienne offrir à mes yeux des charmes nouveaux, & porter dans mon cœur des plaisirs renaissans.

J'étois à Soho l'autre soir, M. Bellair sçut que j'y étois engagée, parcequ'il

s'étoit trouvé chez moi dans la matinée ; cependant il n'y fit aucune attention. Je fus piquée de cette inadvertence. J'y arrivai tard : & (faut-il que j'avoue ma foiblesse !) je me vis déçue de ne l'y pas trouver , tant je m'étois d'avance enivrée de son aspect. J'y étois depuis long-tems , & pour éviter de danser , il me fallut controuver mille excuses , toutes très-ridicules. Je devins absolument mélancolique , jusqu'à ce que le Lord par des agaceries placées à propos , fût rallumer quelque vivacité dans mes yeux ; dans cet instant M. Belair parut. D'abord je voulus ne le pas envisager , pour le punir de son peu d'attention : Mais , ô ciel , qu'une telle résolution fut mal suivie ! Je lui fis réellement un accueil favorable , tandis que je me croyois prête à ne lui témoigner que du mécontentement. Mais , à moins que d'avoir été jusqu'à une intimité vive & réciproque , qu'ai-je à me soucier de

l'offenser ou de lui plaire ? Pour ne montrer que mon indifférence , le seul moyen étoit d'en agir envers lui avec autant de liberté qu'avec le reste de la compagnie ; mais je le distinguai par cet air de vengeance que je voulus y mettre. Ah Sophie ! mon esprit & mon cœur , trop confondus alors , me manquèrent : encore tout me réussit , même au-delà de mes espérances.

Dès qu'il put se dégager de la foule de ses connoissances , dont en entrant il se vit entouré , il vint , ou plutôt , il vola vers moi. Je suis si simple , que je ne puis jamais dissimuler les émotions que j'éprouve toujours à sa vue : ce soir-là , celles dont je fus agitée furent si extrêmes , à cause de cette langueur , où son attente m'avoit plongée , que je n' imagine point que lui & l'assemblée entière ne s'en soient très-bien apperçus. Cette idée ne fit que les rendre plus remarquables encore : à son

abord vif & empressé , mon visage devint tout en feu. M. Bellair sentit mon trouble , & baissa respectueusement ses beaux yeux pour me donner le tems de me rassurer. Que de tels égards ont quelque chose de bien aimable ! Ils redoublèrent mon admiration , & conséquemment mon embarras ; à propos de quoi il me dit avec une extrême gaieté ; « Ne dansez-vous pas ce soir , Lady Lucie ? Etes-vous engagée » ? A cet air aisé , à cette liberté affectée , j'entrevis tout de suite ses raisons ; c'étoit pour nous mettre à l'abri des impertinentes remarques , qu'on n'auroit pas manqué de faire sur nous , s'il y avoit mis plus d'importance.

Je lui donnai ma main sans rien répondre ; il me la pressa doucement , & je passai le reste de la soirée dans les sentimens parfaits de la joie la mieux sentie. S'il m'est permis de m'applaudir des attentions dont je fus comblée de

la part de tous , je ne parus jamais avec tant d'avantages : M. Bellair n'ouvrit pas la bouche , ne m'adressa point la moindre honnêteté particulière , ni indirecte , quoiqu'il se plût infiniment avec moi. Il fut constamment respectueux , & j'ose ajouter , encore plus rendre.

Le lendemain il se rendit par bien-séance chez moi , & il me trouva (il n'y avoit nulle affectation de ma part , je vous assure , Sophie) réellement tourmentée d'un violent mal de tête. J'étois si mal , que je n'avois pas la force de me faire habiller , & je donnai des ordres pour ne voir personne , lorsque Forrest , ma femme de chambre , me demanda effrontément si les mêmes ordres étoient aussi pour M. Bellair. Comme nos domestiques nous ont bientôt pénétrés & découverts , ma Chère ! Cette question me déconcerta entièrement. Je lui répliquai d'un ton plein de colère :
« Et pour quoi M. Bellair excepté ici ? »

» Qui vous ordonne de restreindre ainsi
» mes ordres , lui dis-je ? » Elle fut
fort étonnée , & sortit sur le champ de
ma présence. Dès qu'elle m'eut laissée
seule , j'avouai ma faute à Emilie , &
je reconnus ma vivacité : enfin , je tom-
bai dans une inquiétude si affreuse ,
qu'avant qu'on eut servi le dîner , je fis
venir le suisse ; le nom de M. Bellair
se trouva le premier sur sa liste ; que je
me repentis bien vite , en songeant que ,
si j'avois mis moins d'aigreur dans la
réprimande à ma femme de chambre ,
on m'auroit annoncé M. Bellair ! J'en
étois ourrée : le dîner vint , je ne pus
rien manger. Je remontai dans mon ca-
binet , le feu au visage , & d'une voix
mal articulée , je priai Emilie de donner
tout de suite des ordres de le laisser en-
trer toutes les fois qu'il se présenteroit ,
quoiqu'il n'y eut point alors d'apparence
que je dusse le voir que le lendemain.
Je restai donc sans m'habiller. Mon mal

de tête se dissipa un peu ; mais mon cœur , Sophie , étoit accablé.

Vers les huit heures , ma surprise fut extrême en voyant paroître M. Bellair. Je fus alors mille fois plus troublée que je ne l'avois été le soir d'auparavant. Ma joie ne se peut exprimer. Il s'assit auprès de moi ; & prenant ma main avec un air tendre : « Vous avez été très-in- » disposée, Lady Lucie , me dit-il ; je » l'ai appris avec le chagrin le plus vif. » Il s'arrêta , & après m'avoir regardée affectueusement , sans rien dire , il continua ainsi : « Daignez me pardonner la » visite que je vous fais ; je me suis » présenté ce matin , j'ai appris à votre » porte que vous étiez indisposée ; je » n'ai pu vivre sans revenir m'informer » de votre santé : mais si vous me trou- » vez importun , je vous laisserai , » après que vous m'aurez dit dans quel » état vous êtes. »

Que pouvois - je lui répondre , ma

Chère ? La simple vérité. J'ai souffert d'un violent mal de tête , lui dis - je , mais j'en suis absolument foulagée ; & si vous n'avez point d'engagement pris ailleurs , Miss Pleydel & moi , nous ferons charmées de vous voir rester. Il ferra ma main pour me remercier , & il fut avec nous le reste de la soirée , paroissant toujours de la plus tendre inquiétude par rapport à ma santé. Ceci doit avoir , ce me semble , Sophie , quelque suite , M. Bellair n'étant point , au moins qu'il paroisse , homme à amuser personne , ni à souffrir de l'être. Il me faut donc prendre une résolution décidée ; car me voilà , je crois , parvenue au point , ou de le recevoir sur le pied le plus sérieux , ou d'en prendre congé pour toujours. Comment me conduire dans une position d'une telle importance , de laquelle le bonheur , ou le malheur de ma vie doivent entierement dépendre ?

Je n'ai encore jamais vu d'homme si bien fait pour me rendre heureuse. Il est le premier qui ait touché mon cœur ; avant de le connoître , nul ne m'avoit fait la moindre impression. Celle que M. Bellair a portée dans mon cœur n'est point une de ces traces légères , faciles à détruire ; & cependant , je ne puis , Sophie , soutenir la pensée d'abandonner ma liberté , dont je n'ai guère joui plus d'une année. C'est une satisfaction si parfaite de dire & de faire ce qu'on veut , d'aller , de venir à sa fantaisie , sans être contredite de personne , que je vous déclare que je ne puis me résoudre à sacrifier mon indépendance : d'un autre côté , si ma destinée est de l'épouser , je suis bien persuadée que je l'aimerai trop pour lui rien refuser ; il paroît d'un caractère doux , & point exigeant ; ainsi je tremble de songer à ce que je dois faire. Je deviendrai certainement une colombe dans mon mé-

nage , sans m'appercevoir du changement. Il me faut donc prendre du tems , Sophie , pour bien faire mes réflexions. Donnez-moi vos conseils ; jusqu'à présent toutes vos lettres ne m'ont paru qu'effleurer un point de vue aussi sérieux ; elles ont été si froides , que je croirois , si vous aviez vu le charmant objet qui me captive , que vous en êtes vous-même entièrement éprise.

L E T T R E VII.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^t , à Rome.*

QUE je suis impatient de recevoir une de vos lettres ! une lettre disois-je ? Je me trompe ; j'attends des réponses à plusieurs lettres que je vous ai écrites depuis peu. Je vois bien cependant que , sans être satisfait , il me faut ajouter à mes avances.

Depuis les dernières nouvelles que je vous ai données , j'ai vu fréquemment Lady Lucie ; elle acquiert sur moi beaucoup plus que je ne croyois qu'elle feroit en si peu de tems.

Nous nous sommes rencontrés l'autre soir à l'assemblée de Carlisle : j'eus de fortes raisons de me persuader qu'elle avoit fait bien des refus pour ne danser qu'avec moi. Lorsque je m'avançai elle me parut certainement belle , mais confuse. Je demurai frappé de son silence. Je ne m'étois jamais trouvé si bien auprès d'aucune femme : j'avois cependant oui dire , & d'après bonnes autorités , qu'elle étoit la plus franche coquette de la ville. Je rejettai des contes qui m'offensoient , sachant bien que l'esprit & la beauté toujours coupables auprès de son sexe , trouvent rarement grace aux yeux de l'envie & de la malignité qu'on lui reproche ; cependant ce rapport ne me venoit point d'une femme.

Je n'ai encore observé dans elle aucun trait de coquetterie ; mais j'examinerai sa conduite mieux que je n'ai fait. Hier au soir je me suis presque trahi moi-même : j'ai été le matin à sa porte ; j'ai sçu qu'on ne recevoit personne ; comme je me présentais dans la maniee , je pressentis à merveille qu'elle étoit chez elle. Un écu glissé au suisse me fit découvrir que Lady Lucie étoit malade. J'en fus réellement allarmé , & de tout le jour , son état ne me sortit point de l'idée. Sur le soir , plein de mon inquiétude , je me présentai de nouveau ; on m'introduisit , & même jusques dans son appartement. Mais , ô ciel ! quel air de santé je vis sur son visage ! Dans son deshabillé , sans aucune sorte de parure , jamais elle n'eut tant d'attraits.

Elle parut très agréablement surprise à ma vue ; certainement elle n'auroit pu s'y être préparée. Tout ce que je re-

marquai dans ses manieres , joint à cette pudeur timide qui les accompagnoit , me fut une preuve de son ingénuité , & je lui livrai encore mieux mon ame toute entière. J'en fus si charmé , que j'oubliai la réserve que je m'étois imposée , jusqu'à une plus intime connoissance ; je lui laissai voir que pour un homme indifférent , c'étoit trop prendre d'intérêt à sa santé. Elle découvrit ma sensibilité & en parut enchantée ; car elle déclara qu'elle étoit beaucoup mieux , & devint la plus agréable personne qui se puisse imaginer. Sa vivacité naturelle étoit modérée par une douceur si enchanteresse , que je fus comme dans des transports tout le tems que je passai auprès d'elle. Je ne veux cependant point , quelque satisfaite qu'elle paroisse de moi , découvrir l'impression qu'elle a faite sur mon cœur ; impression qui , je crains , ne s'effacera jamais. N'est-ce pas trop tôt parler ainsi , Lumley ?

L E T T R E V I I I.

Miss SOPHIE PLEYDEL à *Lady* LUCIE
FENTON.

Vous exigez , ma chère *Lady* Lucie , que je vous dise mon avis sur un sujet que vous seule , je pense , êtes capable de décider ; puisqu'il est en effet , pour une femme , d'une telle importance , que je voudrois presque , je l'avoue , être dispensé de vous en parler : je ne le ferai que légèrement , craignant d'avoir la moindre part à votre détermination , quelle qu'elle soit.

Vous pressentez déjà que nous pensons différemment à l'égard de ce dont il s'agit. Pour moi , je crois devoir épouser un homme que je sens pouvoir aimer & rendre heureux , & avec lequel j'ai des raisons acquises d'espérer de l'être. Mais ma personne , ni ma for-

tune n'ayant rien de si frappant , je ne dois point porter mes prétentions bien haut ; cependant , quand même je réunirois tous les charmes désirables dans une femme , je ne chercherois point , je le tiens pour sûr , après avoir trouvé un homme de mon goût , & prévenu en ma faveur , je ne chercherois point des retardemens ni des difficultés pour me faire valoir , & pour tourmenter un cœur , que je croirois m'être uniquement attaché : mais vous n'en êtes pas-là encore avec M. Bellair. Il ne vous est pas connu depuis si long-tems , & vous ne sauriez répondre qu'il ait sur vous des intentions bien précises. Puisqu'il a la réputation d'homme qui pense très-bien , il ne se déclarera pas qu'il n'ait des motifs de croire n'être point refusé. Les hommes , dont la possession mérite qu'on la desire , ne risquent pas ordinairement le bonheur de leur vie sur un goût qu'un moment vient de faire

naître , & quoique peu de ceux qui ver-
roient Lady Lucie pussent demeurer in-
sensibles pour elle , ou au moins ne pas
convenir qu'elle est remplie d'agrémens ,
il faut se persuader pourrant que celui ,
dont elle voudra associer les jours aux
siens , sera bien aise d'étudier les goûts
& les inclinations qui la caractérisent ,
& de ne pas oublier un nombre infini
de considérations à faire auparavant d'en
venir à une proposition , dont doit dé-
pendre sa félicité entière. Aimant à voir
des Soupirants à l'entour , un tel procédé
ne sauroit vous déplaire : les mœurs de
M. Bellair sont très - bien connues dans
ce canton ; il y jouit de l'estime & de
l'amitié de tous. Je ne l'ai vu qu'en pas-
sant , il est très-bien , à mon avis ; mais
la beauté est quelque chose de bien
moins important dans un homme que
dans une personne de notre sexe. J'ai
entendu des femmes avouer qu'il est ,
on ne peut pas mieux ; mais il ne faut

point s'arrêter à des propos exagérés. A vous entendre, il est donc le seul homme dans l'univers qui vous convienne ; les qualités solides & essentielles de son caractère peuvent servir de correctif (que ceci soit dit sans vous offenser) à ces aimables folies qui , quoiqu'elles donnent quelquefois un éclat plus brillant à vos attraits , sont capables sans doute d'altérer la belle simplicité de mœurs qui vous est réellement naturelle , & qui seule mettroit un Amant dans vos fers. J'ose avancer , avec la plus intime confiance , que vous n'épouserez point un homme pour lequel vous n'auriez pas le plus sincère attachement. Vous condescendrez avec plaisir aux bonnes façons de celui qui ne cherchera à tempérer les petits excès de votre enjouement que pour vous rendre encore plus aimable , & plus digne de son estime. La coquetterie , à peine soutenable dans une Demoiselle , révolte pres-

que dans une personne mariée. Elle entraîne toujours des conséquences désagréables, & le plus souvent, très-choquantes après le mariage, parce qu'il est impossible alors de jouer avec la prudence, & de badiner avec la renommée. Jusqu'à ce que je vous voie donc bien résolue de congédier pour toujours la coquetterie, permettez que je vous dissuade du mariage.

Miséricorde ! qu'ai-je dit ? Jamais on ne me pardonnera. Je me flatte cependant que m'ayant pressée de vous faire connoître la façon dont je pense, vous excuserez mon style libre & dépourvu de fard : souvenez-vous que j'écris à votre sollicitation.



L E T T R E I X.

Lady LUCIE FENTON à *Miss* SOPHIE

PLEYDEL.

QUE de morale ! comme vous prêchez , ma chère Sophie , pour le bien de votre Amie ! cette Amie qui , quoiqu'elle souffre volontiers à tout ce que vous dites , & en approuve la justesse , craint néanmoins de ne pouvoir mettre en pratique les salutaires leçons qu'elle trouve admirables sous votre plume.

Vous dites que je n'ai connu M. Bellair que depuis peu : eh ! ce m'est une raison de me haïr presque moi-même. Que bientôt , oui , que bientôt je le préférerai à tout son sexe ! Ce fut certainement par rapport à lui-même plus que par rapport à des attentions singulières de sa part envers moi , puisque j'ai refusé des hommes épris d'une

passion infiniment plus forte : s'il est Amant en effet , il ne le paroît pas comme un autre ; outre cela , il se conduit avec un art si doux & si engageant , qu'on est dérobé , enlevé à soi-même.

Vous pensez qu'il voudra prendre son tems pour épier mes inclinations & mes goûts avant de se déclarer : cela peut être ; alors vous approuverez , je m'en flatte , que de mon côté je ne m'empresse pas à me découvrir. Vous me dites que j'aime les Soupirants qui voltigent , sans songer à prendre un parti ; je pourrois peut-être l'avouer : si cependant M. Bellair se montre d'un caractère aussi méprisable , je le mépriseraï ; je serois plus heureuse , sans doute , si je le pouvois ; mais il engage toujours mieux mon estime. Incertaine si je fais dans son cœur les progrès qu'il fait dans le mien ; je suis dans l'état le plus cruel. Quoi qu'il en puisse être , se déclara-t-il dès demain mon Amant ,
je

je crois . . . je crois . . . on ne se hâtera point de se déclarer . . . on ne le pressera point. O Sophie ! mon esprit est dans une situation bien mal-aisée ; je ne fais ce que je voudrois : je tourmente sans cesse Emilie sur un sujet , dont elle s'obstine plutôt à se taire qu'à parler : que faut-il que je fasse ?

L E T T R E X.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^t,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

Lyon.

LORSQUE je partis de Rome , vos premières Lettres ne m'avoient point été rendues : un de mes compatriotes qui me suivoit me les a remises à Lyon.

Enfin , vous voilà aux prises avec l'amour ! vous , Bellair , qui avez vu d'un œil stoïque les plus belles Femmes de l'Europe , vous soupirez donc aujourd-

I. Part.

C

d'hui , & votre cœur paie son tribut à la Beauté !

Je n'imagine pas cependant que vous n'ayez jamais été sensible qu'aux charmes de cette Lady , dont vous peignez avec tant de sentiment l'invincible pouvoir. Si je connois un peu votre cœur , il me semble qu'il n'est pas d'une trempe que l'amour puisse entamer sans peine , quoique je vous voie aujourd'hui homme à ravissement ; car vous m'avez représenté comme une Déesse l'Idole à laquelle vous portez vos vœux , tout au moins comme une Mortelle , à qui tout doit céder.

J'admire en même tems la retenue que vous avez voulu vous imposer , mais il m'a fallu en rire. Ah , Bellair ! Quand un homme éprouve vos sentimens pour une femme , telle que vous la représentez , cet homme n'est plus à lui-même : vous pouvez parler de dissimuler votre passion ; mais croyez-moi , elle est trop visible pour la dérober. Tandis que vous affe-

Ôtez le sang froid qui vous étoit naturel , ce sang froid ne me paroît pas aujourd'hui être d'aussi bonne foi avec vous ; il vous trahit , & vous laissez voir les plus forts indices de la sensibilité la plus tendre. Laissez donc tomber ce voile imposteur ; soyez ce que vous êtes , votre Divinité vous aime. (Car c'en est une , à moins que , trop plein , trop possédé de l'objet auquel vous vous livrez , vous ne lui ayez prêté des couleurs qui aient fasciné vos yeux). Si les connoissances que je crois avoir acquises à l'égard de son sexe , ne me trompent à mon tour , elle attend avec impatience que vous vous ouvriez sur un sujet , qu'on vous entendra traiter , avec l'attention la plus vive , avec le plaisir le plus avide ; soyez-en bien assuré.

Un Ecrivain connoisseur dit qu'un Amant tant soit peu délicat ne se déclarera jamais , qu'il ne voie que sa Maîtresse , & le desire , & l'attend. Eh bien !

la vôtre languit , & dans ce desir , & dans cette attente ; je le crois fermement , si vous avez été exact & fidele dans les rapports que vous me faites de sa conduite avec vous. Courage ; osez donc , mon Ami ; puisse le succès couronner votre démarche !

Je me trouve aujourd'hui le cœur un peu préoccupé en faveur d'une jeune Lady , la plus aimable du monde , avec laquelle nous nous sommes rencontrés sur la route , vers la ville où je suis. Elle voyageoit avec son pere en Italie , & dans je ne sais quelle contrée de ce pays , elle a perdu sa mere qui étoit Française ; son pere , Anglois d'origine , est dans un état si déplorable , que sa fille , (la charmante Adélaïde) à sa seizième année , dans la fleur de la beauté & de l'innocence , se verra sans doute bientôt sans parens.

Ayant été plusieurs fois à portée de la voir , à raison de ma connoissance avec

M. Dingley son pere , je n'ai pu me défendre des attraits de sa fille , brune la plus piquante que j'aie vu. Sa rare naïveté, indépendamment de ses autres appas , auroit seule captivé mon cœur. Quelque violente pourtant que soit mon inclination pour elle , mon devoir est de n'y plus penser. J'aurois horreur de songer à corrompre son innocence toute céleste , & la médiocrité de ma fortune ne me permet point de l'épouser , sans l'aveu de mon grand-pere. Ma position n'est-elle pas infiniment plus critique que la vôtre ? Rien ne vous empêche de vous rendre heureux. Votre fortune , vos amis , votre Amante , de tous côtés le bonheur vous sourit ; tandis que moi ... Mais je ne veux point me livrer à mes réflexions.



L E T T R E X I.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

IL me sera impossible de suivre à la lettre le plan de discrétion que je m'étois tracé ; c'est-à-dire , d'attendre des découvertes plus particulières , relativement au caractère de Lady Lucie. Elle n'est déjà que trop digne de mon amour , quand elle ne me jugeroit pas digne de ses bontés.

Je vous ai dit dans ma dernière Lettre , qu'elle avoit été un peu indisposée. L'accueil que je reçus pendant sa maladie ne me donna pas lieu de penser qu'une visite dans un autre tems pût lui déplaire. Je la trouvai à son claveffin , qu'elle quitta dès que je parus ; mais sur le champ je pris la liberté de lui faire reprendre sa place , & je fus ravi de voir que je ne

l'avois point offensée. Elle enchantoit par son exécution ; mais sa voix , & le goût dont elle rend les airs qu'elle chante , sont au-dessus de tous éloges , sur-tout lorsqu'elle exprime la tendresse. Je voulus cacher mon ravissement , tous mes efforts n'en purent venir à bout. Quelle perfection de plus , Lumley , dans une aussi charmante Personne ! De quelle variété de plaisirs , des talens si agréables ne semeroient-ils pas la durée des jours , & les longues soirées à la campagne , dont je suis , comme vous savez , l'admirateur si vrai , que je prétends y passer les deux tiers de l'année ! Que les heures passeroient voluptueusement auprès d'une Femme , dont la personne a tant d'appas , dont les talens ont tant de charmes ; auprès d'une Epouse la source des plaisirs dont elle seule formeroit & dirigeroit le cours , qui par estime (& laissez-moi ajouter par amour) voudroit se consacrer au mien , après m'avoir distingué de la

foule de ses autres Adorateurs. Je reçois dans le moment votre Lettre datée de Lyon, & je suis ravi d'y lire que vous revenez en Angleterre ; que je sois épris d'amour, rien, mon Ami, rien n'est plus vrai ; mais que l'objet de ce même amour en attende la déclaration avec impatience, voilà qui est bien moins certain. Je me suis vu, j'en conviens, très-bien accueilli chez elle, & dans le public par elle. Au milieu de Courtisans empressés, on a daigné m'honorer de quelques attentions particulières ; une pareille distinction m'a en effet comblé de joie ; mais je n'en suis pas devenu si vain, que j'ose présumer qu'elle voudra bien m'entendre favorablement dans toute circonstance, sur-tout dans celle où mon bonheur doit essentiellement se décider. En outre, je n'ai pas encore une connoissance assez parfaite de son caractère pour m'assurer que ses goûts s'assortiront à ma façon de penser, au

point qu'il en doive résulter les mêmes sentimens. D'un tel rapport naît pourtant le bonheur intime , vous le savez , lorsque deux personnes unissent sous un même lien leurs destins réciproques.

Jusqu'à ce que vous m'ayez appris des nouvelles plus particulières de votre position à l'égard de votre aimable Brune , je ne puis vous rien conseiller. J'espère néanmoins que vous me permettrez de vous dire d'après mes principes , qu'engager une telle innocente Jeunesse dans une passion , qui ne pourroit avoir une heureuse issue , & que la Renommée ne sauroit publier sans deshonneur , un procédé de cette espèce me paroît un crime impardonnable. Si une naissante Beauté allume les feux de l'amour dans nos sens , & les purs rayons d'une estime bien méritée dans nos ames ; croyez , mon Ami , que souiller sa vertu est un attentat irrémissible : imposez donc à votre passion , mon cher Charles , des

bornes rigoureusement observées , & faites-vous toujours un précieux devoir de respecter l'innocente Adélaïde.

L E T T R E X I I .

Du même au même.

U N accident, cher Lumley, a fait pour moi dans un instant plus que je n'aurois sçu faire moi-même en un mois.

Nous avons été l'autre soir à la Comédie ; je n'étois point de la partie de Lucie , mais dans une loge à quelque distance d'elle , assez près cependant pour être à portée de la voir , & d'en être vu. Tout-à-coup , vers le milieu de la Représentation , une allarme d'incendie se répand , & personne (comme c'est l'ordinaire dans des occasions semblables) personne n'en disoit rien de positif ; on ne pouvoit apprendre si le feu prenoit à la salle de Spectacle , ou à la maison voi-

fine. Vous croyez bien que je ne courus point m'informer au loin ; je me glissai à travers la foule vers la loge où étoit celle qu'il me falloit sauver au prix de tout : je la trouve pâle & faisie de frayeur ; sans lui parler , je la prends dans mes bras , & l'emporte précipitamment hors de ce lieu d'effroi ; un ami tâchoit de nous suivre avec Miss Pleydel. Ce fut avec une peine extrême que , fendant la presse , je parvins à la dégager de tout ce monde. Arrivés à la porte , par le bonheur le moins attendu , j'apperçois son domestique : il appelle le cocher , je mets Lady Lucie dans sa voiture plus morte qu'en vie ; dans son évanouissement je la retiens dans mes bras , sa défaillance eut constamment besoin de leur secours. Je ne fais ni ce qui fut dit , ni ce qui fut fait , tant mes sens étoient bouleversés ; mais enfin j'eus le bonheur de l'emmener. Tandis que son visage , presque couvert des ombres de la

mort , reposoit sur mon sein , je la regardai , je la pressai contre mon cœur , palpitant de joie & d'allarmes , je l'assurai que tout danger étoit loin d'elle , je la conjurai de rappeler ses esprits. Au moment où nous arrivions à sa porte , elle revint un peu à elle-même ; & bientôt après l'avoir conduite dans son appartement avec l'aide de sa femme-de-chambre , & au moyen de quelques eaux de senteur , je la vis tout à-fait revenir à la vie. Mais , oh , Charles ! quelle tendresse brilla dans ses yeux ranimés ! A l'instant , où sa femme sortit , Lady me remercia des soins que je venois de lui rendre , dans les termes les plus affectueux ; elle me dit que , m'étant redevable de la vie , elle en conserveroit précieusement un souvenir éternel. Je me sentois transporté par ces accens si doux , par ces manières si engageantes , que Lady Lucie employoit , pour épancher sa reconnoissance. Je ne pouvois

résister , en contemplant ses beaux yeux languissans , & ce désordre séducteur , dont toute sa parure éprouvoit encore la confusion , & le ravage. Je frémis mille fois en rappelant la situation terrible à laquelle je venois de l'arracher ; mais avec quelle joie j'envisageai sa beauté renaître , j'entendis sa voix exprimer ses plaintes , & les faire doucement retentir dans les cœurs ! Tantôt elle demandoit , oppressée de douleur , ce qu'étoit devenue sa chère Emilie ; tantôt elle se livroit d'un ton plus libre , & plus gracieux aux élans de sa reconnoissance : assis sur un sofa près d'elle , penché , presque sur son sein , je pris dans les miennes une de ses délicates mains.

Dès qu'elle eut cessé de parler , je voulus enfin soulager mon cœur d'un secret si long-tems retenu : je l'entrepris ; mais le silence vint fermer ma bouche. Une horreur secrète s'empare de mes sens ; je veux parler , ma voix expire

sur mes lèvres : j'exprimois au moins la violence des sentimens profonds , dont mon cœur étoit la proie. A chaque instant je hâtois , par mes desirs impatiens , l'arrivée de Miss Pleydel ; chaque instant me sembloit la retarder. Que son absence alors me gênoit douloureusement ! Immobile , saisi , je languissois près de Lucie ; à peine je respirois. Enfin , recouvrant tous ses esprits , & pensant , je crains , m'avoir trop long-tems abandonné la main , elle voulut mollement la retirer ; moins mollement peut-être je la retins , en regardant avec un transport nouveau la rougeur s'élever plus vive sur son visage interdit ; elle baissa lentement ses paupières , & recommence un effort pour m'ôter sa main , m'envisage , & le soupir qu'elle jette m'instruit sans doute qu'elle souffre innocemment de la contrainte qui resserre mon cœur. Mieux inspiré , plus enhardi par ce combat , où à peine elle se re-

trouve elle-même , d'une voix mal articulée , & sans suite , tremblant , éperdu , mes lèvres , biens moins que mon trouble extrême , lui apprirent les tendres ardeurs que dès long-tems mon cœur subjugué ressentoit pour elle.

La pudeur vint alors ajouter des roses nouvelles à celles qui l'embellissoient déjà. Elle pousse encore un soupir , & demeure sans voix. Dans cet instant Miss Pleydel entre ; sa présence est pour nous comme le premier trait du jour. Lady Lucie se remet & se leve ; je les vois dans les bras l'une de l'autre se féliciter d'être échappées au péril qui venoit de les menacer ensemble. Dès que ma belle Lady Lucie eut appris à son Amie quels secours j'avois eu le bonheur de lui rendre ; elle ne pût empêcher sa vive reconnaissance de me lancer , de tems en tems , de ces regards , dont mon cœur pénétré tressailloit à l'instant. Mes yeux lui répondoient tendrement le même

langage ; mais Miss Pleydel étant présente , je ne pouvois reprendre la conversation qu'elle venoit de rompre. Elle nous raconta que c'étoit à la maison voisine de la salle du Spectacle , que le feu avoit pris , que tout le monde avoit été dans de si terribles allarmes , que plusieurs avoient souffert de la précipitation que chacun avoit mis à se sauver.

Je sortis peu après l'arrivée de Miss Pleydel. Je demandai seulement à Lady Lucie la permission de revenir de bonne heure le lendemain auprès d'elle ; elle y consentit. Je partis ; mais je ne pus fermer l'œil de toute la nuit : ignorant en quelle part elle avoit pris la déclaration que j'avois hasardée , je flottois dans une perplexité , dont jusqu'alors je n'avois ressenti jamais le trouble , & l'embarras.

Le lendemain je me lève , & sans attendre l'heure de faire des visites , je m'échappe chez Lady Lucie avec un em-

pressement , non encore éprouvé. Quoique de trop bonne heure à sa porte , on m'ouvre. A la joie avec laquelle les domestiques reçurent mes informations sur la santé de Lady , & au respect avec lequel on me conduisit jusqu'en son appartement , je ne pouvois qu'espérer un accueil favorable ; Lady Lucie voulut bien en effet m'en honorer.

Elle étoit seule ; la rougeur dont s'embellirent ses appas , m'annonça que son cœur , peut-être moins agité que le mien s'étoit encore plus ému qu'il ne l'avoit été à ma vue. Je lui pris une main , & j'y colai ma bouche. Elle ne songea point à me la retirer. Je lui demandai avec effort si elle excusoit la liberté que j'avois prise le soir précédent , & si elle daigneroit me voir , après m'être ainsi déclaré. J'avouai que l'ardeur , dont je brûlois , m'avoit peut-être égaré sur le choix d'un moment favorable , & m'avoit certainement privé de celui de l'ex-

pression , & de la liberté de m'énoncer
selon mes sentimens : j'ajoutai que mes
attentions à l'avenir , & mon respect lui
feroient des garants fideles du dévoue-
ment d'un cœur , qui ne se connoissoit
que par elle , & que nulle autre n'avoit
sçu toucher encore. « C'est de vous
» seule , (charmante Lady Lucie , conti-
nuai-je , m'enhardissant d'après la bonté
avec laquelle les effusions de mon cœur
étoient reçues ,) » c'est de vous seule
» que je veux apprendre l'art de plaire.
» Il ne m'est pas encore possible , vous le
» verrez trop tôt , d'exprimer l'amour
» que je ressens ; mais si vous daignez
» me permettre de vous voir , d'être
» constamment à vos genoux , de puiser
» dans vos yeux le don enchanteur d'in-
» téresser & d'obtenir un cœur. Le desir
» vif & enflammé de mériter cette féli-
» cité suprême , si vous m'inspirez ,
» rendra mes efforts heureux , je l'es-
» père. »

Elle leva ses yeux vers moi : « Nous
» nous connoissons encore peu, l'un l'autre, me dit-elle ; mais je vous dois trop
» pour vous refuser des occasions de
» cultiver une connoissance qui , dites-
» vous obligeamment , ne vous déplaît
» point. »

Je n'eus le tems que de lui baiser encore la main ; Miss Pleydel vint à nous , & la conversation fut générale. Lady Lucie , après quelque légère résistance , me permit de retourner auprès d'elle , & a bien voulu depuis recevoir mes assiduités , avec une bonté qui l'a rendue à mes yeux mille fois plus aimable.

Il entra des Dames qui se rendoient en foule auprès de Lady Lucie pour s'informer de son état , après l'alarme qu'elle avoit eue ; je pris mon parti : Mais avant de la quitter je lui demandai tout bas à l'oreille où elle devoit passer la soirée ?
« Chez moi , me répondit-elle , d'un air
» riant. »

Je me prépare actuellement à lui aller faire ma cour.

Vous voyez d'après tout cela , mon cher Lumley , que je suis déjà bien avant engagé ; comme mes premières démarches ont été bien reçues , je ne crois point qu'il y ait jamais lieu de me livrer au désespoir.

LETTRE XIII.

Lady LUCIE FENTON à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

AH Sophie ! me voilà perdue. Votre enjouée , votre folâtre Amie ne connoît plus que les soupirs & la tristesse ; tout au contraire de ce que j'étois , vous ne me trouverez plus qu'à mille lieues de moi-même. La cause en est... cet Homme charmant qui veut m'aimer.

Il n'y a que peu de jours que nous étions au Spectacle. Le feu , le feu ! s'é-

crie-t-on , tout-à-coup dans la salle. A cette allarme , mes yeux se portent sur M. Bellair ; à peine je l'ai vu , qu'il est dans ma loge. Il me prend dans ses bras sans dire un mot ; il m'emporte , je suis sauvée. L'étonnement , la frayeur , mille sentimens oppressoient mon ame ; je m'évanouis , & ce fut sur son sein que je recouvrai la vie & le bonheur , ses soins si bien ménagés , ses expressions si bien senties , devoient m'y rappeler. Heureusement mon domestique , mon carrosse , se trouvèrent à la porte pour m'enlever chez moi saine & sauve ; en proie au faisissement , à la frayeur , absente de moi-même , de cet état , où j'entendois à peine , M. Bellair prit occasion de me déclarer ses sentimens. Chaque parole , chacune de ses manières , tout servit à me persuader que la sincérité pouvoit seule s'exprimer ainsi : il fut respectueux en tout. Les soupirs se pressoient sur ses lèvres ; tout son

corps trembloit , je vis tandis que j'étois sur son sein , je sentis battre son cœur , il sembloit vouloir s'en élancer. Frémissement doux & puissant ! que mon cœur , trop naïf , se défendit peu de s'y livrer , de l'imiter ! Oui , Sophie ! je ne suis plus à moi-même ; l'amour , que je ne croyois ressentir jamais avec une telle violence , a fait sa proie de tout mon être. Oh , Sophie ! si vous l'aviez vu dans cet instant où , pour la première fois , il me parla de son amour ; si vous aviez vu son air , sa grace , ses yeux vifs & enflammés ; si vous aviez vu cette timidité , l'effroi dont il se mouroit presque , craignant de déplaire , cette sensibilité tendre , qui alloit l'absorbant tout entier , cet embarras , cette peine d'avoir , d'énoncer une idée ; ah , Sophie ! ainsi que moi , vous en auriez pris pitié : oui , vous auriez soulagé son tourment.

Emilie me dit & m'assure que je ne me suis point écartée de la plus sage re-

tenue , quoiqu'à peine je sache ce que j'ai répondu. Je vois seulement , à sa manière de se comporter depuis , que je ne le décourageai point ; il ne me quitte plus ; il paroît ne pas sortir de son enchantement , de son ivresse.

Hier , nous étions ensemble ; il me pria de chanter un air tendre , son air favori. Je le chantai tout de suite ; il fut ravi de m'avoir entendue , je l'imagine , car , le croiriez-vous ? Comme il étoit assis à côté de moi , il porta son visage très-près du mien pour me dire que cela étoit touchant , au-delà de toute expression , & que la douceur de ma voix lui pénétrait l'ame.

Je me retournai vers lui en fouriant de l'exagération de sa louange , & je le vis toujours penché sur moi ; ses beaux yeux étoient mouillés de pleurs. Je ne croyois pas que ma voix pût faire naître des sensations aussi touchantes. Je lui demandai avec beaucoup de douceur le

fujet de cet attendrissement ; j'avoue que j'en fus étonné. « Oh Lucie ! me dit-il d'un ton qu'à peine je pouvois entendre , » vos regards enchanteurs , les sons que » votre bouche rend avec tant de mélodie , tout de vous m'enleve à moi-même. »

Je lui souris encore ; & (vous le prévoyez fort bien) ce souris l'enhardit jusqu'à ofer (ô ciel , qu'il me causa de trouble !) me porter un baiser sur la joue.

Je reculai toute émue ; mon air le fit trembler : il tomba à mes pieds , & d'un visage , où la pâleur peignoit l'incertitude & la crainte , prêt à ne pouvoir plus se soutenir , il attendoit ce que j'allois prononcer. « Me pardonnerez-vous , » Lucie , me dit-il en me prévenant ? » Par tout ce que j'ai de plus cher , par » vous-même ; je jure que je n'ai pas » prétendu prendre ; que je n'ai pas vu » la liberté que j'ai prise. » Ensuite un
demi

demi-sourire égayant un peu son visage ,
« Pourquoi , continua-t-il , possédez-vous
» l'art victorieux de m'enchanter ainsi ,
» me ravir à moi-même ? »

Je vous proteste que je ne sçus quoi lui répliquer. Mais le pardon facile de cette première audace va l'encourager à de nouvelles. On est mieux loin de tels hommes si dangereux. Il me fallut donc feindre du ressentiment ; je n'en avois nullement pourtant , & prenant un air de dignité qu'il ne connoissoit pas , je me levai , en lui disant que j'étois fort surprise , & qu'il étoit celui de tous les hommes dont j'eusse cru le moins essuyer des façons pareilles.

Vous ne sauriez comprendre , mon Amie , de quelle impression je le vis demeurer frappé à ce discours , & combien je m'enorgueillissois de cet ascendant en moi qui avoit pu lui inspirer un si prompt effroi. Quelle gloire flatteuse de voir à ses genoux frémir un Con-

fujet de cet attendrissement ; j'avoue que j'en fus étonné. « Oh Lucie ! me dit-il d'un ton qu'à peine je pouvois entendre ,
» vos regards enchanteurs , les sons que
» votre bouche rend avec tant de mélodie , tout de vous m'enleve à moi-même. »

Je lui souris encore ; & (vous le prévoyez fort bien) ce souris l'enhardit jusqu'à ofer (ô ciel , qu'il me causa de trouble !) me porter un baiser sur la joue.

Je reculai toute émue ; mon air le fit trembler : il tomba à mes pieds , & d'un visage , où la pâleur peignoit l'incertitude & la crainte , prêt à ne pouvoir plus se soutenir , il attendoit ce que j'allois prononcer. « Me pardonnerez-vous ,
» Lucie , me dit-il en me prévenant ?
» Par tout ce que j'ai de plus cher , par
» vous-même ; je jure que je n'ai pas
» prétendu prendre ; que je n'ai pas vu
» la liberté que j'ai prise. » Ensuite un
demi

« demi-sourire égayant un peu son visage ,
« Pourquoi , continua-t-il , possédez-vous
« l'art victorieux de m'enchanter ainsi ,
« me ravir à moi-même ? »

Je vous proteste que je ne sçus quoi lui répliquer. Mais le pardon facile de cette première audace va l'encourager à de nouvelles. On est mieux loin de tels hommes si dangereux. Il me fallut donc feindre du repentiment ; je n'en avois nullement pourtant , & prenant un air de dignité qu'il ne connoissoit pas , je me levai , en lui disant que j'étois fort surprise , & qu'il étoit celui de tous les hommes dont j'eusse cru le moins essuyer des façons pareilles.

Vous ne sauriez comprendre , mon Amie , de quelle impression je le vis demeurer frappé à ce discours , & combien je m'enorgueillissois de cet ascendant en moi qui avoit pu lui inspirer un si prompt effroi. Quelle gloire flatteuse de voir à ses genoux frémir un Con-

quérant superbe ! Quel transport dans ce moment m'élevoit dans les nues ! Puisse une telle victoire ne pas me faire tourner la tête ! Jamais jusqu'à ce moment un esclave si redoutable ne fût à mes pieds. Oh Sophie , Sophie ! puis-je toujours l'y retenir ?

Je commence à reprendre ma gaieté première. Je suis assurée , mais pour toujours assurée , que M. Bellair m'adore ; car c'est ainsi que je dois parler de la tendresse respectueuse qu'il a pour moi, Mais , plus de libertés ! Je ne les souffrirai qu'autant que je les jugerai nécessaires pour entretenir sa flamme ; c'est tout ce que je veux.

Il faut plus , je l'avoue , pour conduire une affaire d'amour , que je n'avois cru ; mais il est vrai que je n'avois pas encore trouvé d'homme qui remplît ainsi le vuide de mon ame. Vous verrez cependant comme je prétends façonner un Amant , & vous amuser des gentilleses ,

des tours à quoi je veux dresser un être de cette espèce. Lorsque je me trouverai de la gaieté, que rien ne m'occupera d'ailleurs, ou que les fadeurs de mes Empressés me fatigueront, vous saurez comment & sur quel pied je le menerai : Mais lorsque mon humeur sera plus sérieuse, ou lorsqu'une tendre langueur viendra s'emparer de moi (état qu'un Amant rusé guette pour en faire son profit), alors je lui permettrai quelques légères émancipations, que j'aurai l'air de lui contester gravement ; quelquefois ce sera un baiser par pure réconciliation : car nous aurons de tems en tems nos débats, quoiqu'Amants passionnément épris.

Je ne puis vous dire cependant ce que tout ceci deviendra ; car il ne veut point se faire à ma coquetterie : J'entremble ! quoique je ne fasse que jouer par tems avec les jolis Etourdis qui pleuvent par-ci par-là sur mon chemin,

& que je ne vois précisément qu'en passant.

J'ai eu hier au soir nombreuse Compagnie ; on me pria de me mettre à mon clavestin : la foule m'environne & me contemple aussitôt ; chacun de surpasser l'assemblée à me donner plus d'attention , à me louer en termes plus flatteurs. Eh bien ! je vous dirai que tout cela ne paroïssoit point de son goût , ne l'amusoit nullement. Seroit-il enclin à la jalousie ? On ne voudroit point d'un jaloux (vous me connoissez) pour tout l'univers entier ! Cependant la Jalousie , dit-on , est fille de l'Amour. Alors je ne blâme point M. Bellair. Cela me plaît ; il ne peut m'aimer trop bien ; car plus il me sera dévoué , plus je le reconnoîtrai à l'empire que j'aurai sur lui. Lorsque la compagnie fut congédiée , il me parut si rêveur , si entrepris , que de bon cœur j'en pris pitié ; j'allai vers lui , tandis qu'il me regardoit avec des yeux tendres

& languissans. Je lui donne ma main,
« Comment vous trouvez-vous ? lui
» dis-je en souriant. » Le cher Amou-
reux ! je crois qu'il prit cette condescen-
dance de ma part, pour ce qu'elle signi-
fioit, pour un excès de bonté ; car il
sembla vouloir dévorer ma main, & il
mit tant de chaleur dans tout ce qu'il
s'efforçoit à me dire, que j'étois bien
loin de songer à la Compagnie qui ve-
noit de sortir ; mais il m'en rappella le
départ, lorsqu'il me dit combien il avoit
été charmé de voir tout ce monde s'éloi-
gner, parce qu'ainsi environnée, il
ne m'entendoit ni ne me voyoit assez à
son aise. Ah ! pauvre Bellair ! pensois-
je en moi-même... Mais il vaut mieux
l'accoutumer insensiblement à un régal,
qui vraisemblablement lui sera mainte-
fois présenté ; car, quoique je l'aime au
point d'en être honteuse même aux yeux
d'Emilie & aux miens, je ne comprends
point que je puisse jamais écarter de

moi tout le monde , & me perdre dans la solitude ; je n'apperçois rien au-dessous d'une absolue retraite.

Vous voyez , ma Chère , que je n'aurai guère de difficultés à combattre : ... mais n'importe ; ... elles ne serviront peut-être qu'à donner une vigilance nouvelle à votre fidele Amie.

LETTRE XIV.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar.*

LORSQUE je vous ai écrit ma dernière Lettre , je commençois à me compter au nombre des plus heureux ; mais que le bonheur pour les hommes est incertain & rapide !

D'après la bonté avec laquelle Lady Lucie avoit reçu la déclaration de mes sentimens , quoique je n'eusse pu que balbutier sans liaison des propos à peine

conçus, je m'étois flatté de n'avoir plus d'obstacles à vaincre, & que, le premier pas franchi, ma conquête empièteroit chaque jour; mais c'étoit une erreur. J'ai seulement d'aujourd'hui lieu de craindre que tout ce que j'avois ouï-dire de sa coquetterie n'étoit pas sans fondement. Je crois cependant pouvoir me persuader que, quoiqu'elle ait voulu captiver l'admiration de tous, & recevoir un encens offert de toutes parts, elle a distingué mon hommage. Mon abord a toujours fait briller ses yeux, d'un éclat qu'ils n'avoient pas l'instant d' auparavant; mon absence y laissoit des regrets qui ne leur étoient point ordinaires; je ne l'ai point vu permettre à quelqu'un de ses autres Adorateurs ces petites libertés qui m'ont été quelquefois accordées, & dont elle ne pouvoit plus s'offenser, d'après l'intimité qui nous lie aujourd'hui, à moins d'être la Prude la plus décidée. Je l'aime d'un amour trop

sincère & trop délicat, pour m'enorgueillir de ces légers avantages avec trop d'effronterie : si j'en étois capable, je serois bien indigne de l'estime d'une personne, qui m'a fait acheter ses tendres carresses par de ces résistances, de ces combats, de ces obstinations si délicieuses, si attrayantes, si ingénues, que tous ses charmes en recevoient un prix, & des graces, qu'ils n'avoient jamais voulu prétendre.

Assuré que je me croyois être de son amour, je ne devois, je ne pouvois point approuver ce desir d'ameuter la foule autour d'elle, ni le goût de rassembler toutes les frivolités, que je n'ai vu, il est vrai, à ses côtés, que depuis peu, quoique j'aie soigneusement surveillé sa conduite. Ayant regardé jusqu'ici comme vuide de sens cette expression, *cajolerie*, (adoptons pour un moment ce mot femelle) à la fin, je ne l'ai point trouvée si impropre; mais que l'esprit

en est à mes yeux une chose bien abjecte. Les Femmes qui n'ont aucun engagement penseront peut-être que la légèreté n'a rien que d'irrépréhensible. Mais que souvent elle les entraîne dans de grandes erreurs , dont quelquefois elles ne trouvent plus les moyens de se dégager ! Une bagatelle de cette espèce a certainement coûté à plus d'une Femme , sa réputation au moins , si sa vertu s'en est sauvée.

Tout ce que je viens de vous dire , & bien plus encore à cet égard-là même , je le dis hier à Lady Lucie après notre retour de l'assemblée de Carlisle , où elle s'étoit trop prodiguée , ce me sembloit , à l'empressement de ses Admirateurs attroupés. Sa façon de s'y être comportée occasionna un débat entre nous , où , pendant une heure qu'elle se montra extrêmement fière , je parus assez passablement décidé. D'abord , elle affecta de se moquer des idées d'un homme

prompt à se formaliser. Ce qu'elle caractérisoit , en disant : « Qu'après s'être » réservée pour danser avec moi , après » avoir fait par-là insulte à plusieurs Cavaliers , il ne m'étoit pas possible , disoit-elle , de trouver à redire à sa manière d'agir. »

Piqué de la frivolité de sa défense, je lui répliquai que « quoique j'eusse eu l'avantage de danser avec elle, elle avoit paru » cependant moins rapprochée en effet » de moi que de plusieurs de l'assemblée » avec lesquels elle avoit joué , fouri ; à » qui elle avoit donné la main d'un air » plus facile & plus dégagé que celui » dont on me l'avoit présentée ; & que , » cependant je m'étois regardé comme » le plus heureux des hommes , tandis » que nombre de ses Adorateurs moissonnoit légèrement ces agaceries libres » & aisées qu'elle leur offroit à tout » instant. »

À cette apostrophe , elle fit une mine

que je ne saurois vous peindre , & avec un sourire qui prêtoit une nouvelle vivacité à la bonne contenance qu'elle opposoit , pour émousser la pointe dont elle se sentoit presser : « Je vois bien , » reprit-elle , que nous nous trompions » l'un & l'autre , & qu'il est prudent de » nous séparer , jusqu'à ce que nous » soyons plus en état de nous entendre. » Sans répondre un mot , je fis une profonde révérence , ayant repris mon chapeau , j'étois prêt à sortir ; mais avant que j'eusse ouvert la porte , elle m'arrêta , & d'une voix réellement plaintive : « Est-ce que vous vous en iriez en effet , » M. Bellair , me dit-elle ? »

Le ton dont elle proféra ces mots me saisit ; je me retourne , & je vois ses yeux en larmes. Oh ! Charles ! je ne pus soutenir ce spectacle. Je revolai vers elle ; elle me donna sa main , mais elle détourna son visage pour me cacher son air attendri : je voulus la voir dans cette

position qui la déroboit à moitié ; elle, la plus rendre langueur dans les yeux, la voix entièrement radoucie : « Je n'aurois pas cru , me dit-elle , que vous eussiez pu me quitter. »

« Ne me l'avez-vous pas ordonné , Lady Lucie , lui répliquai-je , en la pressant dans mes bras ? . . . Si fait ; mais ce n'étoit que pour éprouver si vous m'obéiriez : Comment avez-vous pu imaginer que j'aie songé à vous préférer quelqu'un ? Vous devez me passer de ces libertés sans conséquence , dans une assemblée , où des attentions envers tous sont absolument nécessaires , & où des prévenances singulières & de dessein sont ridicules & choquantes. »

Je convins sans peine de la justesse de son observation , & je lui dis en même-tems que je voudrois la voir moins souvent en public. Remplie de complaisance , au moins dans ce moment , elle

parut condescendre en tout à ma façon de penser. Que ces instans de réconciliation furent doux & tendres ! qu'ils s'écoulèrent rapidement, & que leurs traces furent légères ! L'heure de ma retraite me gagnoit déjà, & je ne m'en étois pas encore occupé, quoique je me fusse vu si pressé de sortir. Que nos esprits sont agiles & subtils dans leurs changemens ! Pourquoi s'émerveiller de les trouver d'une telle mobilité chez les Amants, chez les Amis ? Si quelqu'un pourtant m'eût dit que Lady Lucie me déplairoit hier au soir par sa conduite, je ne l'aurois jamais pu croire. Il est hors de doute, je crois, d'après ses regrets à ma menace de m'éloigner d'elle, qu'elle en eût été très-mortifiée ; & si son amour est sincère, aura-t-elle enfin bien de la peine à se déterminer à m'accorder un peu plus de son tems ? Aura-t-elle moins d'empressement à le consumer au milieu du grand monde ? Je

réponds à ces questions en Amant prévenu : Oui. Mais peut-être c'est trop promptement répondre. Ce dont je suis bien assuré ; c'est de ce que mon cœur est si bien à elle , que je ne puis penser sans douleur à m'en séparer. Je l'aime avec la passion la plus vraie , la plus tendre ; nulle part une Femme si aimable n'offrit à ma vue de tels attraits. Mon amour à jamais durable se porte au-delà de ses intérêts propres ; & je vous assure qu'il envisage plutôt le bonheur de Lady Lucie que le mien même. Jusqu'au dernier soupir de ma vie je veux vivre son Ami , son Amant. Mais puis-je être son Ami ? Puis-je mériter ce beau nom , si je souffre qu'elle aille dissiper ses momens parmi la foule des Petits Maîtres , des Etourdis , qui , pour prix des familières bontés dont elle les aura honorés , ne daigneront seulement pas revenir à elle ? Mais je me flatte que mon invincible répugnance pour cette façon de fréquenter

le monde , fera quelque impression sur elle ; si cela n'étoit point , il vaudroit mieux ne se plus voir ; je m'y résoudrois , quelques tourmens que j'eusse à en souffrir , plutôt que de persévérer à solliciter une union qui nous rapprocheroit si peu.

Je serois curieux , ce me semble , de savoir de quel œil Miss Pleydel voit tout ceci. Elle a des dispositions d'esprit différentes de celles de Lady Lucie : Le caractère de cette aimable Parente est solide ; mais elle n'a pas la piquante vivacité de celle que j'aime. Une étroite amitié règne entre-elles ; peut-être me deviendra-t-elle utile : Miss Pleydel a des appas ; sans être une Beauté , sa figure plaît , & son esprit juge sainement des choses. Mais , oh Lucie ! qui pourroit résister aux attraits par qui vos yeux m'ont soumis à jamais ?



L E T T R E X V.

Lady LUCIE FENTON à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

CET Homme est certainement jaloux, Sophie, non pas du Lord... ni du Chevalier George, ni de tel, ni de tel autre en particulier, mais de tout le genre-humain. Si je l'épouse, il voudra à coup sûr me tenir dans une boîte : il faut pourtant l'aimer ou mourir. C'est, comme je l'ai souvent dit, quelque chose de bien triste, que porter un cœur trop sensible, hélas !

Nous eumes l'autre soir une vive altercation, & je craignis de le perdre ; il étoit prêt à se retirer... même pour toujours. Je me mis à pleurer ; il revint sur le champ. Je redoute de vous raconter le sujet de ce débat, parce que vous allez, je le vois bien, en rejeter sur

moi tout le blâme. J'ai déjà tant été prêché par mon Amie, & par mon Amant!... Puisse le ciel m'accorder le don de patience ! Eh bien ! si jamais il m'épouse;... & je vous ai déjà dit qu'il faut que je meure , ou que cela soit ... Je ferai le plus parfait modèle de Femme qui soit au monde , tant j'ai entendu de sermens admirables sur la décence , la retenue , la prudence , le bon sens , sur les bien-séances , sur ce qui peut les blesser à cet égard , à tel autre ; & cela de la part de votre sage Sœur , & de mon plus sage encore M. Bellair ; si ma pauvre tête est en état de les retenir , ce sera moi qui donnerai des leçons à tous les ménages.

M. Bellair a été si fâché de m'avoir tant grondée l'autre soir , qu'il m'apporta hier au matin une grande boîte pleine de fleurs , qu'il a reçues d'Italie. J'étois de belle humeur , & lui ayant dit que j'allois au concert , il m'a paru dérouté ; il m'a dit qu'il avoit osé comp-

ter sur le bonheur de rencontrer une sœur , où je n'aurois pas d'engagement pris. Un sourire gracieux de ma part l'a en même-tems invité de cette partie, & pour mieux lui plaire , je mis un grand bouquet des fleurs dont il m'avoit fait présent.

Nous partons ; mais admirez l'inconstance de mon étoile. Mon Cégisbé ce soir-là étoit le Chevalier Henri Vainlove. Il est , comme vous savez , le premier des Étourdis de la ville. Comme il badinoit sur mon panier ; car j'en portois un énorme , précisément contre le gré de M. Bellair , qui les maudit sans cesse , & dans le fond je ne les trouve pas moi-même bien admirables : je vous disois donc que Henri Vainlove , cet Espiègle , je ne fais comment , fit tant , qu'il vint si près de moi , que , sous prétexte d'admirer mon bouquet , il eut la hardiesse d'en arracher un bouton de rose , jura qu'il avoit la douce odeur du corset charmant où il étoit mis , &

qu'il le conserveroit par rapport à moi. Je vis le pauvre M. Bellair tomber presque en syncope. « Oh ! Chevalier , lui » dis-je très-sérieusement , point de folie , s'il vous plaît ; je ne permettrai pas qu'il vous reste. Tout doux , ma » chère Lady Lucie , repart mon Petit-Maître ; adoucissez cet âpre regard , » il dépare absolument tous vos traits. » Etourdi ! rendez-moi cette fleur , lui » disois-je. » Si vous aviez vu M. Bellair durant tout ce débat ! Le pauvre patient ! l'œil farouche , la bouche entrouverte , il étoit à faire peur. Je crus qu'il alloit se trouver mal ; & je m'avisai de tirer mon flacon , & de lui ordonner de le flairer. Mais comment pensez-vous qu'on reçut cette bonté de ma part ? Il jette un œil de mépris sur moi , & d'un ton avilissant : « Présentez , me » dit-il , ces odeurs à votre Aimable ; » il en a peut-être plus de besoin que » moi-même. »

Je restai interdite, ma Chère; je remis tout de suite mon flacon dans ma poche, & je pris un maintien si grave, si réservé, que je ne doutois pas que nous ne revinssions chez nous les meilleurs Amis du monde. Quelle étoit mon erreur! Je lui donnai ma main pour m'aider à monter dans ma voiture; je lui souris avec tout l'air gracieux que je pus me donner. Cela fut inutile. Dès que je fus rentrée chez moi, il se retira fort poliment, & m'abandonna à mes réflexions, dont nulle ne me consola, je vous assure, Sophie. Vous allez me dire, je le vois bien, que j'ai mérité cet abandon, & tout ce qui l'a suivi. Emilie a pensé comme vous; car ses soupirs, & ses mouvemens de tête sur moi, m'ont forcée d'aller me coucher une heure plutôt qu'à mon ordinaire; il l'a fallu, pour me soustraire à ses réprimandes. Je crois cependant qu'en effet j'ai eu tort. Voyant qu'il ne se pré-

fentoit point chez moi , selon son usage , & m'imaginant qu'il pourroit bien prendre une prévenance de ma part pour une raillerie , quoique je n'eusse jamais été si sérieuse ; je vis qu'il valoit mieux le laisser à lui-même , ne doutant point qu'il ne revint , & mieux disposé , avant la soirée ; & qu'alors par quelque maladie , & des pleurs feintes à propos je ne le visse dépouiller tout ressentiment. Je me trompai encore ; il ne vint point ; vous dirai-je la vérité ? Je devins d'une inquiétude mortelle , au point que la pauvre Emilie , (la bonne Fille ! elle est bien votre Sœur) au lieu de me quereller , prit sérieusement pitié de moi , & me demanda si elle enverroit chez M. Bellair savoir ce qui l'avoit empêché de venir. . . . « Oui , faites , ma chère »
» Enfant , lui répondis-je , les yeux obscurcis de pleurs ; & qu'un de mes » gens aille lui dire que je suis très-malade , que je serois bien-aise de le voir , »

Le messager part , & nous rapporte sur le champ que M. Bellair n'est pas chez lui ; mais qu'on lui rendroit la commission dès qu'il rentreroit. Mon impatience s'accrut de cette petite mortification.

Au moment que j'allois tout bonnement me livrer au désespoir il entra. Il s'avance d'un air grave qu'il n'avoit pas autrefois : « Mon domestique vient de » me rapporter , Madame , que vous » desiriez me voir. »

Là , il s'arrête ; il paroissoit comme suffoqué , & ne pût rien ajouter : il se détourne , il porte son mouchoir devant ses yeux , tandis que ses soupirs perçoient & déchiroient mon cœur.

« Grand Dieu ! lui dis-je , en lui » donnant ma main , seriez-vous indis- » posé ? Que vous m'affligez ! dites , M. » Bellair , êtes-vous malade ? Je n'aurois » pas envoyé chez vous , quoique je mou- » rasse d'impatience de vous revoir , si »

« j'avois prévu que vous fussiez dans cet
» état. Mais étoit-ce bien à vous , ajou-
» tai-je d'un ton triste , de ne pas m'en
» informer , ou par écrit , ou par un
» exprès ? »

« Après votre façon de vous êtes com-
» portée l'autre soir , Lady , me dit-il
» avec chaleur , vous ne deviez pas vous
» y attendre , non plus qu'à une visite
» de ma part ; on ne doit point endurer
» des traitemens pareils. »

« O Ciel ! m'écriai-je en le regardant
» avec la candeur la plus ingénue , suis-
» je responsable des extravagances d'un
» fou ? Le Chevalier est le plus imper-
» tinent des Etourdis ; il a les mêmes
» folies avec tout le monde , & personne
» ne daigne faire attention à lui. »

« Fût-il cent fois plus impertinent qu'il
» n'est , Lady , il n'eût jamais pris de
» telles libertés , s'il n'y eût été un peu
» autorisé. Mais je m'emporte sur un su-
» jet au-dessous de mon attention ; je ne

» prétends point remettre le pied dans
» cette maison : si vous n'aviez envoyé
» chez moi , je serois parti de Londres
» ce matin. »

Oh Sophie ! que ne fît point sur moi
cette menace terrible ? J'étois encore plus
douloureusement affectée de ce qu'il ne
daignoit pas faire la moindre attention
ni à mes larmes , ni à ma détresse : c'é-
toit me porter le poignard dans le cœur.
Me renversant alors moi-même dans
mon fauteuil : « C'en est donc fait de
» moi , m'écriai-je ? » Et je donnai car-
rière à mes soupirs & à l'abondance de
mes pleurs.

Je ne fais ce qui se passa dans ce mo-
ment entre votre aimable Sœur & l'im-
pitoyable M. Bellair : elle se leva , &
vint à moi en me conjurant de calmer
mes vives douleurs ; tandis que lui , les
bras croisés , les yeux fixés en terre , il
étoit immobile.

Voyant qu'il ne faisoit nul mouvement,

je me levai enfin , je fus à lui en lui offrant cette main qu'il avoit rejetée , trempée de mes pleurs dans ce moment : « Ne me » pardonnerez-vous pas , M. Bellair , lui » dis-je ? Croyez que je n'ai pas mérité » par intention vos reproches. Oh ! ne » me réduisez pas au désespoir. »

Je ne pouvois plus m'en soutenir , & je serois tombée , s'il ne m'eût prise dans ses bras , & ne m'eût relevée par ces mots : « Je veux croire que vous sentez » votre tort , & un juste repentir de vo- » tre conduite passée ; mais si vous me » trompiez encore , je ne reverrois ja- » mais des yeux qui m'auroient souri » pour m'en imposer. »

L'aimable M. Bellair ! il est à présent le plus charmant des hommes. Eh bien ! j'ai soupiré , j'ai pleuré , j'ai reçu ses baisers , le visage inondé des larmes où je me noyais ; nous voilà comme deux tourterelles les plus tendres ! je ne crains que de le trop aimer.

Nous avons eu quelques jours d'un beau Printems ; M. Bellair aime si fort la Campagne , qu'il me pressoit , je ne sais depuis combien de tems , d'aller passer un jour à Richemond , chez le Chevalier Edouard Bellair. Milady avec lui-même étoient plus d'une fois venus ensemble me voir & m'en prier ; je crus donc que je ne pouvois me laisser emmener plus à propos , leur Fils ayant encore besoin de cette condescendance de plus , pour le rendre entierement à sa belle humeur.

Nous y fumes hier ; on s'étudia à m'y faire trouver tout très-agréable. Les Jardins , & toute cette Maison de Campagne sont d'un goût charmant , & bien entendu. Milady , & son Epoux , qui jouissent de la distinction la plus générale , sont les Personnes de la meilleure société du monde. Le Chevalier Edouard est aujourd'hui regardé pour l'homme de la plus belle figure d'Angleterre , à l'âge

où il est ; & mon aimable M. Bellair en est le véritable portrait , embelli par la fleur d'une éclatante jeunesse. M. Bellair fut si transporté de me voir à cette Campagne , qu'il en a été tout le jour aliéné de plaisir : il n'a parlé que de cette Maison charmante de ... dans la Province de ... où nous nous promenions dans des bois touffus : il ne s'est entretenu que du doux murmure des eaux , du chant mélodieux du rossignol , & du bruit des cascades : il s'extasioit d'avance à promener nos regards sur ces plaines de verdure , sur ces chênes se perdant dans les nues , sur ces parterres émaillés de fleurs ; enfin , sa tête n'y étoit plus ; car c'étoit jusqu'à dire que là , du matin jusqu'au soir , nous serions à gémir tendrement , à nous caresser comme deux tourterelles.

Je ne fais , Sophie , comment cela se fit , mais je doute s'il ne me communiqua point la folie qui le possédoit ; car

je ne le réveillai nullement sur ces fantastiques idées. Je vous déclare que c'est une maladie contagieuse qu'un amour extrême ; je ne le vis jamais , je vous jure , si beau de moitié qu'en ce moment ; tandis qu'il me tenoit penchée sur son bras ; je m'abandonnai au plaisir décevant d'aimer , de me voir aimée , & j'éprouvai un aise si profond , une satisfaction si vraie , que je n'en avois jamais senti de pareils. Il est , je vous en assure , l'homme le plus charmant , & de mœurs le plus irréprochables. Pourquoi craindrois-je donc de livrer , d'épancher mon ame entière ? Pourquoi différer , lorsqu'il m'en sollicite avec tant de tendresse , de lui laisser voir à quel point il m'est cher ? Mais il me faut rompre ses boutades de jalousie , dissiper ses visions bizarres , avant notre mariage , parce que ce seroit d'un plus grand travail ensuite ; quoique je l'aime avec un goût extrême , je mourrois cer-

tainement , si je pouſſois la complaiſance juſqu'à reſter avec lui pour ſon plaſir , enfermés comme des poulets en cage. Je vais donc faire les derniers efforts pour ma chère liberté. Si je ne puis la défendre , & s'il veut en courir les hafards , enſuite il m'obtiendra , je le crois. J'entends quelque choſe me dire que ces efforts vont me coûter cher ; mais n'importe : Emilie , je vois vos yeux me conjurer de n'en point faire ; & j'entends preſque les douces inſtances de Sophie pour m'en détourner ; n'importe encore un coup ; ſi je me réſous à lui porter ces légères atteintes , cela fait , je ne prétends que l'en aimer davantage.



L E T T R E X V I.

*Miss SOPHIE PLEYDEL à Lady LUCIE
FENTON.*

QUE vous êtes folle , ma chère Lady Lucie ! Est-il bien possible qu'en effet vous aimiez un Homme que vous venez de désespérer par des étourderies que vous n'avez pu justifier ? Est-il en effet possible que vous l'aimiez , lorsque vous vous proposez de le tourmenter encore ? Vous pouvez vous entêter d'avoir de l'amour pour lui ; mais en vérité , il n'en est rien. On vous accorde , même vos ennemis , ceux qui vous portent envie , s'entend , (vous n'en avez pas d'autres , je vous assure) que vous avez un bon jugement , & tous ceux qui vous connoissent , avouent que vous êtes bonne , parfaite , généreuse amie. Une personne douée de qualités si belles , si inappré-

ciables , peut-elle donc vexer un cœur dont elle est aimée , lors même qu'elle sent ne pas le payer de retour ? Prétendre brûler des mêmes feux , pour un Homme à qui vous tournez la tête , & le traiter avec si peu de ménagement , & d'une façon aussi indigne , voilà ce qui révolte. Non , non , ma Chère , vous seule vous direz que vous l'aimez pour vous amuser , vous & vos connoissances. Mais , croyez-moi , votre cœur ne sent point les émotions intimes d'une vive passion pour lui. Vous me rappelez ces enfants que j'ai vus aimer en apparence à la folie , tels petits animaux , qu'ils flattent d'une main , tandis qu'ils les pincant de l'autre ; qu'il vous souviennne , ma bonne Amie , que j'ai vu toutes ces petites créatures avec de telles dispositions , enfin devenues Hommes ou Femmes , être une peste dans la société , & recevoir des mortifications qui leur étoient bien dues. Pour vous , ma Chère , en qui je ne me

rappelle point avoir jamais remarqué aucun penchant , à des malices d'aucune espèce , d'où vient donc qu'à présent avec le meilleur naturel du monde , dans le fort de votre raison , vous donnez tant de preuves d'un caractère odieux envers l'Homme de la terre le plus doux , le plus sensible , le plus accompli ? Tel est sans réplique *votre M. Bellair : votre* , l'ai-je nommé ? Pardon , ma plume s'est échappée. S'il a été assez foible que de vous aimer , votre manière de vous comporter envers lui l'a fait revenir de sa foiblesse. Les Hommes d'un jugement aussi solide , sont bientôt détrompés , & ne sont pas long - tems retenus par toutes ces méprisables menées , que vous vous flattez de conduire avec succès. Mais eussiez-vous , après tout , assez d'intrigue & d'adresse , quoique j'en doute , pour tourner à votre gré *M. Bellair ; ma chere Lucie* , comptez que vous vous en repentirez. Les hommes capables de pen-

fer , & qui portent un cœur noble & sincère , n'oublient jamais comment on les a traités : si , aveuglés par la passion , ils se livrent aux appas qui les amorcent , & les trompent , les yeux dessillés , l'injure étouffée se réveille , & crie dans leur cœur désenchanté ; l'amour-propre blessé ne leur laisse ni paix ni trêve , ils prennent leur revanche. Réfléchissez donc , ma bonne Amie , & n'attendez pas plus tard. Si en effet vous avez une estime véritable , une tendresse bien sentie pour cet Homme aimable , laissez-lui connoître , sans choquer l'honnête modestie , que son mérite vous touche , que vous consentez d'en être le prix , lorsque rien ne s'y opposera. Que toute votre conduite puisse le persuader , lui , & sa respectable Famille , que vous n'aspirez qu'à vous voir & Femme , & Fille digne de leur estime. Mais si vous feignez seulement de l'inclination pour lui , congédiez-le avec décence , & ne

tyrannisez plus un cœur , qui compte pour vous seule chaque mouvement qui s'y passe. Il est en vérité bien pitoyable & bien indigne de se conduire en enfant envers un Homme comme lui ; ce seroit une indignité dans une personne comme Lady Lucie , aussi raisonnable , aussi bonne , aussi bien élevée ; c'en seroit une , même dans une Femme de la plus petite conséquence.

Voulez-vous , ma Chère , envisager vos procédés avec M. Bellair sous un jour bien vrai ? Cette lumière vous en fera sentir le ridicule. Vous avez cru , je le vois , augmenter votre ascendant sur lui : Erreur , ma Chère , vos attraits y perdent ; vous les émoussiez , & vous vous exposez à la risée des Petits-Mâîtres , dont la sottise flatterie s'empresse de bercer votre vanité , folle & abusée. De plus , ma Chère , quelle est la Femme qui , avec un peu de tête , puisse penser à se faire un esclave d'un Homme devenu

son Epoux, son Ami, son Protecteur ? Qui doit remplir tous ces titres, peut-il être trop raffiné, trop éclairé ? Et voudriez-vous, à moins d'extravaguer, remettre votre personne, votre cœur, votre réputation, à un écervelé, à un furieux ? M. Bellair feroit tout cela, oui le charmant M. Bellair lui-même, s'il vous donnoit sa main, tandis que vos traitemens l'avilissent ainsi. Au contraire, si après une conduite honnête, engageante & uniforme, vous vous rangez décemment sous les loix d'un établissement qui vous offre un aspect si flatteur, combien ces déplaisirs, ces dégoûts légers & imprévus, que des circonstances amènent quelquefois, combien ces désagréemens sont adoucis, sont adoucis par le sentiment d'une conduite exacte & régulière qu'on a tenue avant le mariage ! Et que ne feroit point une telle persévérance sur un Homme comme M. Bellair ? Il se tiendroit obligé d'avoir sans

cesse pour vous les déférences les plus respectueuses, de vous chérir avec les égards les plus empressés. La vie est semée d'incidens si bizarrement malheureux, ma chère Lucie, que les situations de la plus belle espérance subissent, même sans des fautes de notre part, les vicissitudes les plus cruelles. Mais que les revers les plus accablans seront allégés ! si M. Bellair peut se dire : « Ma » Lucie n'est point à blâmer ; nul re- » proche à lui faire, nulle faute à lui » imputer ; je suis consolé par elle, ma » joie est parfaite ; je lui dois encore » plus de soins tendres & compatissans ; » depuis que je la connus, toujours la » décence, les attentions prévenantes & » affectueuses, ont réglé ses mœurs & » son attachement pour moi. »

Ici peut-être quelque éclat de rire vous échappe, si vous n'avez éclaté déjà. Sachez, Lucie, que je n'en serai ni surprise, ni fâchée ; parce que je veux re-

garder vos aimables folies , avec ces yeux de l'amitié qui savent vous favoriser , & que je n'envisage vos passe-tems que comme des badinages légers , des jeux vifs d'un esprit qui s'évapore à l'insçu d'un cœur capable de sentimens solides.

Excusez l'étendue de ma Lettre ; c'est mon amitié pour vous qui m'a si long-tems tenu la plume à la main. Dites à ma chère Emilie , que je l'honore davantage , quand elle se tient si fortement du parti de M. Bellair , & quand elle s'accorde à l'opinion bien établie qu'en a conçu votre à jamais fidelle ,

S. PLEYDEL.



LETTRE XVII.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^e,
à JEAN BELLAIR, Ecuyer.*

Paris.

J'AI reçu toutes vos Lettres avant d'arriver à Paris ; mais je n'ai pas eu un moment pour y répondre.

M. Dingley , avant mon départ de Lyon , expira dans mes bras ; son testament & son dernier soupir ont remis la jeune Adélaïde sous ma garde.

Les deux derniers jours de sa maladie il m'ouvrit son cœur sans réserve. Il avoit toujours vécu dans les chagrins , & dans la peine , depuis que cette Fille lui étoit née ; son Pere , qui possédoit une grande fortune , ne lui pardonna jamais le mariage qu'il avoit fait , le déshérita quelques années avant de mourir , & emporta son ressentiment au tombeau.

Le Pere d'Adélaïde , cet Infortuné ,
se livroit au désespoir au moment de
manquer à sa Fille jeune , belle , sans
expérience , sans Amis , désormais seule
contre les traits de l'indigence. Je lui
lissai voir ma sensibilité à une situation
si cruelle ; il me conjura avec les plus
vives instances de veiller à ce précieux
dépôt. « Je sens , s'écria-t-il , que vous
» êtes touché de l'abandon , des mal-
» heurs de cette tendre & déplorable
» Fille. Je connois votre cœur & vos
» sentimens. Oui , vous êtes estimable
» & délicat. Oh ! Chevalier Charles ,
» laissez-moi goûter l'unique consola-
» tion , que mes derniers momens puis-
» sent trouver encore celle de quitter
» la vie , avec l'assurance , que vous con-
» serverez pur & sans tache l'honneur
» que vous aimez ! Je vois peut-être ,
» avec ce trop de prévention pardon-
» nable à un Pere , le peu d'attraits de
» mon infortunée Adélaïde ; mais j'ose

» penser que vous ne la trouverez point
» sans quelque mérite : je n'attends point,
» je ne desire point que vous puissiez
» faire le tort à vous , & le déplaisir à
» vos parens , comme je le fis moi-même,
» me , d'épouser une fille qui ne possède
» que quelques agrémens extérieurs , &
» la candeur d'une ame innocente. Mais
» j'espère , Lumley , ajouta-t-il en élevant sa voix affoiblie , que vous garantirez son innocence , que vous la protégerez contre la séduction ; elle n'aura jamais rien à redouter de votre part , j'en suis sûr. »

Il s'étoit si fort épuisé à mettre toutes ses entrailles dans ce peu de paroles , qu'il tomba sans forces ; cependant tâchant de ressaisir ma main , & portant sur moi des yeux , d'où la crainte & l'espérance voyoient affectueusement encore ces étincelles mourantes que ranimoient les soupirs extrêmes d'un Père qui alloit cesser d'être : « Puis - je com-

» pter fur vous , Chevalier Charles ? »
me dit-il.

« Oui, répondis-je fermement ; vous
» le pouvez : ma vie me fera moins pré-
» cieuse que l'innocence de votre aima-
» ble Fille , de la respectable Adélaïde.
» Je jure dans vos mains , par tout ce
» qui est sacré , que je ferai son Ami ,
» son recours assuré. »

« C'est assez , mon cher & sensible
» Lumley ; je vais donc mourir en paix ,
» & tranquille. Mais tournez les yeux ,
» voyez . . . ma Fille ! mon Ami . . .
» consolez sa tristesse. »

Adélaïde entroit dans ce moment ,
& voyant son Pere dans une situation
si effrayante , elle fut prête à s'éva-
nour.

Je cours à elle ; je la conjure de for-
tir & d'attendre que son Pere soit un
peu mieux . . . « Hélas ! s'écrie-t-elle en
» fondant en larmes, il ne relèvera point ;
» jamais mon Pere . . . Que ferai-je , que

» vais-je devenir ? Oh ! mon cher , mon
» tendre Pere ! »

L'abondance de ses soupirs & de ses pleurs étouffèrent sa voix , & je ne pus la résoudre à s'éloigner , tant que son Pere eût un souffle de vie. Assis l'un & l'autre auprès de lui le reste du jour , il employa les intervalles qui lui laissoient quelque usage de ses sens , à me recommander toujours plus fortement sa Fille , à lui faire ses derniers adieux , à me la recommander encore. Le lendemain vers le point du jour nous recueillîmes son dernier soupir.

A ce spectacle , cette tendre Fille s'abandonna au désespoir ; je n'ai pu calmer encore sa douleur , ni rappeler un peu sa gaieté : mais elle paroît pourtant satisfaite de se voir remise à mes soins. Elle doit la naissance à une Françoisse , & jamais il ne fût de si jolie créature , plus aimable , plus ingénue. Elle a passé la plus grande partie de sa vie en Italie

avec son Pere & sa Mere , qui , n'ayant ni santé ni revenus , n'avoient pu la produire presque nulle part , & s'étoient vus par-là forcés de lui dérober entierement le monde. N'ayant encore connu que ses Parens , elle ne voyoit , ne pressentoit que les regrets qu'ils venoient de lui laisser : mais comme j'avois été chargé par son Pere d'élever sa jeunesse , elle a un tel excès de confiance en moi , que je serois le plus vil , le plus lâche des hommes , si je pouvois en abuser. Cependant , oh ! mon Ami , voir sans cesse croître ses innocens appas , contempler toujours les développemens de tant de graces simples & naïves . . . Qui ne seroit tenté , qui pourroit sans cesse résister à son propre cœur ? Mais je saurai contenir ces faillies , ces mouvemens impétueux qui m'entraînent. C'est avec les charmes de la plus aimable douceur qu'elle me consulte ; à des questions de sa domestique pour ce qui regarde son

voyage, elle me la renvoie, & s'en remet à moi seul, avec l'intime familiarité d'une sœur. Je veux donc tenir scrupuleusement la promesse que son Pere mourant a eue de moi. Je protégerai, selon mon serment, au péril de ma vie, cette innocence qu'elle croit être confiée au gardien le plus incorruptible. Elle me regarde comme son Ami le plus tendre. Mais cette amitié subsistera-t-elle longtemps entre nous, sans mélange d'amour? Je sens au fond de mon cœur des émotions que ne donne pas l'amitié toute seule; & croyez, sans me taxer de quelque vanité, que l'aimable Adélaïde ne me voit pas seulement avec les yeux d'une indifférence qui ne puisse changer. Votre Maîtresse ne me paroît pas avoir cette naïveté; vous êtes néanmoins très-disposé à faire ce mariage: vous voulez y renoncer, vous séparer d'elle, si elle persiste dans ses coquetteries, &c. Mais tout de suite vous en parlez avec tant

d'enchantement, qu'il ne vous sera pas facile de prendre une résolution fixe. Prenez garde, mon Ami, vous & moi, nous sommes dans des positions délicates. Je vous remercie de l'avertissement que vous m'avez donné; recevez avec la même franchise celui que vous donne votre, &c.

L E T T R E X V I I I.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^e.*

Q UOIQ'IL m'en coûte, non, je n'aurai jamais le titre sur lequel vous prétendez que je balance.

Cette Femme est l'inconstance même : la même idée ne lui dure pas deux minutes dans la tête ; elle ne cesse pourtant pas d'être aimable, aimable au-delà de toute expression, si elle n'étoit dominée par ce penchant si vif de folâtrer avec

tout ce qui se présente de Jeunes-Gens sur son chemin.

Elle a violemment exercé ma patience , depuis la dernière fois que je vous ai écrit ; on se boude aujourd'hui , on est fort indifférent de part & d'autre.

Après s'être comportée l'autre soir , au mépris de toute considération , à *Carlisle* , elle se repentit & devint plus tendre ; j'eus lieu de croire qu'elle étoit très-fâchée d'avoir donné dans les étourderies que je lui reprochois : quelques jours après encore elle me témoigna la tendresse la moins équivoque en apparence , elle voulut bien , à ma prière , aller passer avec moi chez mon Pere un jour entier , & ce jour fut aussi heureux que je l'avois désiré. Elle fut à l'égard de mes Parens , enjouée , vive , très-aimable : envers moi , ce fut la personne du monde la plus agréable , la plus tendre , la plus touchante. Nous nous promenâmes dans le jardin tête-

à-tête ; elle s'appuyoit sur mon bras , & lorsque , transporté du bonheur de l'entretenir & de la voir avec moi dans cette Campagne , je parlois d'y faire divers arrangemens , elle donnoit dans toutes mes rêveries ; sa condescendance approuvoit tout ; tout sembloit lui inspirer le même goût , la même satisfaction qui m'enchantoit moi-même. Le lendemain son humeur fut entièrement changée ; ce ne fut plus la même Femme. Lorsque j'allai lui faire ma visite , espérant de reprendre la même conversation , dont nous avions sçu embellir le jour précédent , elle s'habilloit pour se rendre à Ranelagh.

Après m'avoir fait attendre environ une heure , c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle sortit d'entre les mains de celui qui la coëffoit ; elle descendit , mais elle étoit d'une vivacité si extravagante , qu'elle n'entendoit rien de ce que je lui disois. Elle demanda à Miss Pleydel avec tant

d'empressement ses dentelles & ses atours, que j'en étois excédé; je faillis la laisser-là, au milieu d'un flux de propos, sur sa parure, ses ajustemens, & sur l'universel embellissement de sa personne. Enfin se tournant vers moi, & voyant mon air grave & sérieux, elle me dit qu'elle espéroit que je n'étois ni malade ni de mauvaise humeur; elle consulta dans ce même moment Miss Pleydel pour savoir s'il faisoit assez chaud pour prendre le rafteras, ou assez froid pour prendre le gros de Tours. La discussion de ces points importans la retint jusqu'au moment où je devois en prendre congé: ce que je fis, sans même recevoir un avis de sa part, de me joindre vers le soir à sa partie. Cependant je n'étois pas à cent pas de chez elle, qu'elle envoya un domestique après moi, m'informar que Lady avoit un mot à me dire.

Quoique piqué de ses manières d'agir,
je

je retournerai sur mes pas. « Ah ! M. Bel-
» lair ! s'écria-t-elle en me voyant, j'ou-
» bliais de vous dire que, si la foule ne
» vous déplaît pas si fort . . . pourquoi . . .
» vous pouvez venir . . . » Et se tournant
vers Miss Pleydel : « Eh bien ! ma chère
» Emilie, ajouta-t-elle, dis-moi, mon
» Enfant, mettrai-je de la poudre ce
» soir ? »

Rebuté de ces fadaïses, je quittai la
place une seconde fois, & je fus entière-
ment indécis jusqu'à sept heures & de-
mié, si j'irais à Ranelagh. Mais l'amour
l'emporta sur la raison : je me mets dans
ma voiture, & j'ordonne à mon cocher
d'aller aussi vite qu'il est possible. Arrivé,
je gagne la galerie, pour voir l'Assem-
blée plus à mon aise : j'apperçois ma
belle Lady qui faisoit avec pompe l'arti-
ficiel étalage des agrémens dont son
sexe prétend s'embellir, environnée de
Freluquets & de Petits-Maitres en foule,
s'escrimant tous de leurs plus fines gri-

maces , chacun par plus d'afféteries ; voulant effacer son rival , attirer sur lui l'attention de Lady , & remporter le prix de lui être préféré pour cette soirée.

Furieux de voir une Femme avec laquelle je destinois ma main , se donner ainsi ridiculement en spectacle dans le public , je m'empressai de me montrer & de la joindre ; persuadé que si en effet elle avoit fondé sur moi des prétentions sérieuses , ma présence la rappelleroit de ses indiscretions : mais elle jeta seulement un regard sur moi , avec un air de familiarité , & continua de s'amuser parmi la troupe des Sémillants , avec autant d'indifférence , que s'il n'avoit jamais été question de rien entre nous. Si je m'en étois cru alors , je l'aurois absolument abandonnée aux gentilleses de tous ces Agréables ; mais je me fis violence par égard pour son rang. Je ne dirai point que l'amour y eut la moindre part ; car je n'en ai jamais senti moins pour elle ,

que dans cet instant ; comptant qu'elle feroit un peu plus réservée , & ne voulant point entièrement la quitter , je restai pour la reconduire à son carrosse , quoique l'un de ces brillants Farsaders me parût très-disposé à m'enlever cet avantage. Comme sa figure ne me revint pas tout-à-coup , je demandai qui il étoit. Le Lord S . . . , me dit-on , l'un des plus aimables de la ville , Jeune-Homme de Qualité , arrivé de Glascow depuis peu , où il vient de perfectionner son éducation.

Son air & ses manières avoient quelque chose de si agréable , que je l'aurois vu avec plaisir comme Particulier , quoique je vous assure qu'en qualité de Rival , il me convint très-peu. Si ses empressements pour Lady Lucie prennent un tour sérieux , comme il me paroît les lui adresser , je ne fais ce qui s'ensuivra. J'avoue que tout cela m'inquiète furieusement , & me rend fort à plaindre. Pour-

quoi m'a-t-elle jamais reçu avec bonté ; si elle devoit un jour dédaigner mes assiduités ? Il est d'une cruauté inouïe de tourmenter ainsi un cœur , qui n'a que trop d'attachement pour elle seule. Mon esprit est si accablé , que je ne saurois poursuivre. Adieu.

L E T T R E X I X .

Du même au même.

JE suis si profondément affligé , qu'il me faut répandre mes plaintes devant vous, Lumley , quoique vous ne puissiez me donner aucun secours par vous-même.

Pour jamais cette Capricieuse a banni loin de moi le repos & la paix. Je fus la voir le lendemain. Le premier objet qui frappe ma vue , en entrant , c'est le Lord S. . . , causant familièrement en tête-à-tête avec elle. Je demeurai confondu , &

sans considérer ce que je faisois, je retour-
nois promptement sur mes pas, lorsque
d'une voix de sirène, je m'entends douce-
ment rappeler : « Etes-vous si pressé, me-
» demanda-t-elle en empruntant un de
» ses soufres enchanteurs ? Je serai bien-
» aise que le Lord S... fasse connois-
» sance avec vous ; & je réponds que
» vous êtes faits l'un & l'autre pour vous
» convenir parfaitement. »

Cet aimable Jeune - Homme alors
s'avance, me prévient très - poliment.
Moi, tout déconcerté, je recule sans
rien dire. Je ne me suis jamais vu si
stupide, si différent de moi-même. Que
l'amour me rend maussade & petit !
Mais je saurai le dompter, & me vain-
cre. Je ne puis me souffrir plus long-
tems le jouet d'une Femme qui me
brave, quoiqu'elle possède à mes yeux
tous les attraits que son sexe puisse réu-
nir. Voyant à cette fois mon embarras
& ma gêne, elle vint à mon secours,

s'approcha , & me tendant cette main
qu'un charme secret & fût accompagnée
toujours : « Venez , me dit-elle , vous
» n'êtes guères aujourd'hui de bonne
» humeur avec moi ; faisons la paix ,
» & alors le Lord S... & nous deux
» nous allons être le trio le plus aimable
» qui se puisse imaginer. »

Ce jeune Seigneur lisant , je pense ,
sur mon visage ce qui se passoit dans
mon ame , nous quitta , en disant qu'il
prendroit mieux l'occasion de me de-
mander mon amitié.

Dès qu'il fut sorti , je fis à Lady Lucie
mes libres plaintes sur l'indifférence & la
légereté avec laquelle elle me traitoit ; &
je lui donnai à entendre que je m'aperce-
vois que Milord étoit l'heureux ... A ce
mot , elle fond en larmes. « Jamais autre
» que vous , dit-elle , n'osera prétendre ce
» titre de moi ; mais votre jalousie dérai-
» sonnable & bizarre ne se peut endurer.
» Je ne verrai jamais favorablement un

« Homme qui ne peut m'entendre par-
« der à un autre, sans concevoir des
« soupçons injurieux sur ma conduite.
« Si je vous en crois, je vois bien que
« pour vous satisfaire, il faudra s'en-
« terrer vivante; & puisque votre ca-
« ractère est difficile à ce point, j'aime
« mieux, quelque estime que j'aie pour
« vous, m'en séparer pour jamais, que
« me voir sans cesse outragée par des
« reproches que je mérite si peu. »

Je fus sensible à ses pleurs, je vous l'avoue, Lumley; ils m'appaisèrent, & je me sentis vivement touché des tendres regards qu'elle jetoit sur moi de tems en tems, & des profonds soupirs qui lui échappoient. Je ne pus résister; la nature l'emporta sur le ressentiment. Mais je suis encore déterminé, quoique je puisse souffrir dans tous ces combats qu'il me faut soutenir, à ne point demeurer exposé à tous ces retours, à toutes ces variations si fréquentes. J'ai donc consenti

à me réconcilier , dans l'intention de l'éprouver : mais si elle ne change de conduite dans peu , je suis résolu de me retirer à dans la Province , & de l'oublier , s'il est possible d'oublier une créature si remplie d'agréments , d'artifices , & d'attraits.

✂

Je reprends la plume pour vous dire que je dois , pour conserver les foibles restes de ma raison , bannir entièrement Lady Lucie de mon esprit. Le Lord S. . . est aujourd'hui l'un des plus attachés à sa suite ; elle ne fait plus un pas sans lui. Mais en même-tems , si je paroiss d'une humeur un peu triste , ou si je m'absente de chez elle , elle renouvelle ses efforts pour me persuader par les manières les plus engageantes , & en envoyant sans cesse après moi , que je suis le seul qui tiennne la premiere place dans son cœur. Elle ne veut que m'amuser , & ce n'est

certainement pas moi qui l'occupe cette place. O ! que puisse-je donner mon cœur à son Amie , à l'aimable Emilie , avec autant de facilité que Lady Lucie fait croire au Lord S... qu'il a l'avantage de posséder le sien ! Je suis porté présentement à me convaincre qu'elle ne sauroit demeurer constante à pas un Homme : sa passion pour la vaine gloire de se voir admirer , de faire des conquêtes nouvelles , est si forte , que je dois me figurer qu'elle est prête à sacrifier les voluptés , que deux cœurs parfaitement attachés trouveroient dans leur union intime ; sa réputation même a la vanité d'étendre le pouvoir de ses charmes. Avec une telle Personne , quelque aimable , quelque séduisante qu'elle soit d'ailleurs , qui pourroit se promettre un bonheur durable ? Que je voudrois ne l'avoir jamais vue , & me trouver entièrement dégagé d'une passion qui s'est si doucement , & si imperceptiblement

glissée dans mon cœur , l'a rempli tout entier , & m'a rendu incapable de tout autre soin dans le monde ! Je dois , je veux rejeter loin de moi cette lâche préoccupation. Une telle Femme est indigne d'arrêter mes égards. Cependant Miss Pleydel me proteste avec une vive persuasion que Lucie n'aime que moi , & qu'elle m'aime de l'affection la plus sincère. Quelle foi , quelle foi puis-je donner à des assurances aussi peu fondées ? Comment puis-je me livrer à un tel abus de ma crédulité ? Il est cependant quelque chose dans cette Emilie qui ne permet pas de révoquer sa sincérité en doute , tous ses charmes sont vrais & solides. Mais avec toutes ses séductions trompeuses , Lady Lucie est sans cesse présente à mes yeux. Comment me confier aux protestations d'Emilie ? Il n'est que trop possible que Miss Pleydel , par intérêt pour son Amie , cherche à la justifier , & qu'elle m'assure que j'en suis

aimé, pour me retenir à ma passion pour elle ; quoique cette Amie me paroisse d'une façon de penser bien contraire à toute intrigue de cette espee. Elle n'est point en outre auprès de Lady Lucie sur le pied d'une Personne simplement de Compagnie, ou comme on dit, d'une Amie sujette : Elle a de la fortune, & appartient à Lady Lucie. La feue Comtesse la distingua en considération de sa rare prudence, & des liens de cette amitié qui unissoit depuis leur enfance ces deux jeunes Parentes. Miss Pleydel est plus âgée que Lady de cinq ou six années. Elle a une Sœur plus jeune qui vit à la campagne avec leur oncle & leur tante ; & qui, dit-on, est également intéressante & accomplie, très-estimée encore de Lady Lucie.

Mais à quel propos vous fais-je part de ces détails ? Si j'avois eu le bonheur de captiver la rendresse de Lady Lucie, (car j'ose me flatter d'avoir vu les mo-

mens où je la possédois ,) quelle satisfaction j'aurois goûté de faire , de ses Parents & de ses Amis , les miens propres , & de réunir ainsi nos Familles & nos sentimens ! Vains projets ! A peine formés , ils se sont évanouis. Que ces espérances trompées sont fatales à mon repos !

De quelle fermeté , de quel courage n'aurai-je pas besoin pour dompter une passion qui me promettoit naguère des jours si beaux ! Heureux vous , infiniment heureux de vivre auprès de votre aimable , de votre innocente Adélaïde ! Quels transports ne m'eussent point enivré , si l'inconstante Lucie , cette volage , eut porté dans le cœur la simplicité , qui quelquefois brille sur sa personne d'un éclat si séducteur !

Oh ! Charles ! secourez - moi , aidez-moi à arracher de mon cœur une passion qui , si je l'écoute encore , va me conduire à un malheur interminable.

L E T T R E XX.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY *Bar^t,*
à *Jean* BELLAIR *Ecuyer.*

Paris.

Au milieu des embarras & des peines qui m'environnent, que puis-je pour mon Ami ? M'affliger, plaindre un cœur généreux & tendre, la victime des amoureux caprices : ma sensibilité seule peut le soulager. Croyez-moi, cependant, Bellaïr, sachant ce que vous valez, je ne saurois me persuader que votre trop légère Maîtresse perde de vue un Homme déjà l'objet des desirs de presque toutes ses pareilles ; non, je ne croirai point qu'une Femme convaincue de la sincérité de votre attachement pour elle, soutienne la pensée de se séparer de vous sans les regrets les plus sincères.

Je fais trop de cas néanmoins de votre

honneur & de votre repos , pour vouloir vous en faire faire le sacrifice à une Capricieuse , (qui ne sera que trop tôt forcée de pleurer la perte qu'elle va faire ,) si vous obtenez enfin sur vous le pouvoir de l'abandonner.

J'allois vous dire que , grace au ciel ! celle qui me fut confiée est d'un caractère bien différent. Mais je ne dois pas vous en parler dans la position où je me trouve ; ce qui élèveroit dans un autre tems mon cœur à la joie la plus extrême , cela même l'abat aujourd'hui , & le fait languir dans les doutes , les craintes , les perplexités sans bornes.

D'après tout ceci , vous ne serez point surpris d'apprendre que je me crois aimé. Oui , aimé , parvenu au faîte de mes plus heureux souhaits , surpris , enchanté comme je dois l'être , je gémis pourtant. Je vais m'expliquer ; ma fortune est si bornée , comme vous savez , qu'il seroit imprudent de ma part de songer à un mariage ,

ans voir cette fortune s'augmenter de beaucoup ; & cet accroissement ne peut me venir que de mon grand-Pere , qui est (je me blâme de révéler son défaut) trop avare , pour se dessaisir d'une partie de son bien en ma faveur , à moins que la Femme à laquelle je m'alliérois n'apportât une dot qui s'assortît à mes prétentions. Ma belle Orpheline ne possède rien : les dettes de son Pere ont été payées ; mais cet acquit a tout absorbé.

Je ne lui ai point révélé cette triste nouvelle , parce que je rougirois qu'une Personne que j'aime connût m'avoir des obligations ; & parce que je ne veux pas que l'attachement qu'elle aura pour moi , soit un effet de la simple reconnoissance.

En vérité , mon Ami , en vérité , toute aimable & vertueuse qu'est Adélaïde , je souhaiterois presque qu'elle ne fût point prévenue pour moi d'un sentiment qui ne peut , je le crains fort , nous donner que des chagrins éternels à l'un

& à l'autre. Je l'aime trop pour devenir la cause du moindre mal-aïse qui pût lui survenir ; & une foule de peines , en dépit de mes soins , doit assiéger son retour & le mien en Angleterre.

Quoique je vienne de vous avouer , je dois ajoûter que je ne lui ai pas dit encore un mot de mon amour pour elle , & je prétends m'en abstenir , s'il m'est possible de ne point le lui laisser entendre. Mais qui , oh ! mon trop tendre Ami ! qui , portant un cœur capable de s'enflammer , pourroit chérir une jeune Personne que tant de charmes embellissent , que mes soins doivent seuls diriger & conduire ; une Fille , le chef-d'œuvre des Grâces à son aurore , que le monde ne connoît point , & qui l'ignore elle-même en tout , qui pourroit l'adorer & paroître insensible ? Cette aimable innocente se repose sur moi de tout : elle se persuade que la dépendance où elle paroît l'oblige de m'obéir , de me

complaire , de s'abandonner entièrement à mes volontés. Oh ! mon Ami , mon Ami ! ne faudroit-il pas être quelque chose de plus qu'Homme , pour braver des tentations si redoublées ? Peu se sont vus exposés à des épreuves aussi séduisantes , aussi difficiles à vaincre par tant de circonstances qui rendent irrésistibles les traits qui m'affaillent.

Je m'efforce , autant qu'il est en moi , de paroître indifférent & froid à tant d'appas qui ornent à l'envi sa Personne , & se prêtent , sans leur nuire , aux charmes de son esprit : mais tandis qu'avec cette naïveté , qui lui est si propre , elle vole au devant de moi , après l'absence d'un moment ; ou tandis que si je la quitte pour quelques instants , elle paroît triste , les yeux humides de larmes , tandis qu'elle ne veut & n'ose rien à peine penser , sans un consentement , un regard , un discours , un geste de ma part ; comment me contenir dans cette froi-

deur , dans cette indifférence ? Comment demeurer de glace à des façons , à des manières si propres à faire oublier presque tout ?

Quelquefois pour lui dérober les émotions qu'elle porte dans mon ame , je me détourne , & je dis que je me sens indisposé. Alors elle s'afflige , elle pleure : & quand , pour soulager l'inquiétude , ce tendre chagrin que je lui cause , je dis que je me trouve mieux ; sa satisfaction sa joie , s'empressent d'éclater , sa sensibilité lui fournit les expressions les plus vives ; comment pourrois-je arracher à cet Enfant mon cœur qu'elle captive ? Comment vouloir en effacer l'image de la seule Beauté qui ait sçu jettter dans moi ce trouble & ce désordre ? N'importe , puisque je l'aime , je ne dois point lui faire partager le tourment que je souffre , trop au-dessus sans doute d'un cœur aussi jeune , aussi tendre.

Quel est donc mon dessein ? Quelle

est ma résolution ? Comment disposer de cette innocente Enfant dont je me suis chargé ? Je ne fais ; me voilà tout-à-fait en défaut. Je ne vois qu'un seul moyen , dont l'exécution me paroît promettre quelque tranquillité à mon Adélaïde , quelques intervalles de repos à mon esprit : quand je retournerai en Angleterre , mon intention est de la laisser au milieu de quelque Famille honnête , retirée dans une agréable contrée du pays , où je pourrai l'aller voir , sans éveiller le scandaleux écho des méchans contre sa réputation. C'est-là qu'elle sera dérobée à tous , jusqu'à ce que je connoisse les intentions de M. Martin pour moi. Jusqu'à présent il a montré les dispositions les plus favorables pour l'infortuné Rejetton de sa fille unique , quoiqu'elle eut disposé de sa main , sans son aveu ; & on lui a plus d'une fois entendu dire qu'il croyoit voir qu'il voyoit sa Fille revivre dans moi. Si j'ai paru

dans le monde , comme il convenoit à ma naissance , c'est à sa tendre affection que je le dois. Je ne puis donc me présenter à lui , & braver pour la première fois ses intentions à mon égard , qui sont loin de me permettre jamais d'épouser une Femme sans dot. Dès que j'aurai un état à pouvoir assurer celui d'Adélaïde , je prouverai hardiment combien mon cœur s'éleve au-dessus de ses préjugés vulgaires. Heureux avec mon Adélaïde , retiré dans une solitude , aimant , aimé , sans desirs , que pourroit m'offrir l'univers d'une félicité plus parfaite ? Oh fortune , fortune !



L E T T R E X X I.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

V O T R E dernière Lettre m' a touché ; vous devez en effet vous sentir violenté dans cet état d'observation & d'épreuve que vous gardez ; vous êtes néanmoins bien plus heureux que votre Ami , vous êtes aimé. Toute la conduite de Lady Lucie me prouve que je ne le suis point , & je commence à m'imaginer que je ne l'ai jamais été. Elle n'a voulu sans doute faire naître & nourrir un peu mes espérances que pour m'ajouter à ses Admirateurs , & pour me voir augmenter le nombre de ses Soupirants. Je l'ai vue cependant se déconcerter à mon abord , demeurer si frappée de ces airs d'indifférence que je prenois , lorsque ses coquetteries venoient m'indigner ; qu'il faut la croire la plus dissimulée des

Femmes , si l'artifice dirigeoit encore ces émotions.

Je ne fais que penser. J'ai résolu plus d'une fois de ne la plus revoir ; le moment d'après , j'ai reconnu qu'il m'étoit impossible de m'y résoudre.

Le Lord S... l'obsède encore par tout. Je lui suis préféré , mais elle ne cesse de l'agacer. Avec moi , il paroît satisfait & poli ; avec elle , il prend une liberté , respectueuse , il est vrai ; mais elle la lui permet , & semble s'y complaire. C'en est trop certainement de la part d'une Femme , avec laquelle j'ai souhaité me voir uni par les liens les plus respectables.

Depuis quelques jours j'ai été moins assidu auprès d'elle que de coutume ; elle s'en est apperçue : mais pour le témoigner , elle a pris une tournure nouvelle. Jusqu'à ce tems , lorsque je mettois quelques intervalles dans mes visites , ou quelque mécontentement dans ma façon

de la regarder , pour me faire revenir , elle n'employoit que des bontés , & la plus engageante douceur , pour appaiser mes chagrins : mais depuis ses liaisons avec le Lord S . . . elle m'a repoussé tantôt par des hauteurs , tantôt par une avilissante indifférence : ces mortifications m'ont choqué , m'ont rendu triste & malheureux. Pour donner plus de pointe aux traits dont elle me perçoit , elle a sçu m'amener & me réduire à cette alternative désolante , ou de souffrir ses mépris , ou de me séparer entièrement d'elle. La violence qu'elle sent bien qu'il me faudroit faire , pour me rendre à ce dernier parti , l'encourage à me continuer de tels traitemens ; comptant bien qu'elle jouira de moi comme d'une poupée , & qu'au défaut de tout autre , elle me conservera pour ses passe-temps. Elle connoîtra son erreur , Lumley. J'étois sans doute un Amant bien dévoué , j'étois prêt à l'idolâtrer ; mais je ne porterai

point le nom de Mari en caractères ignominieux. Quand j'aurois la foiblesse de tolérer de tels procédés ; l'honneur m'interdiroit de m'unir à Lady Lucie , dont la fortune est beaucoup au-dessus de la mienne ; on auroit raison de penser que les vils motifs de l'intérêt m'auroient inspiré cette alliance ; que l'appas de biens, que je verrai toujours au-dessous de moi, m'auroit en effet ployé à des traitemens, dont l'idée seule est une flétrissure à mon cœur. Je saurai dégager ce cœur des filets de cette volage enchanteresse ; & en porter le tendre hommage à l'aimable Emilie , que la douceur & la raison embellissent à l'envi. Je dois , par des efforts ménagés & insensibles , reprendre ma tranquillité , & me dégager du piège où elle avoit malheureusement succombé avant d'en transporter la possession à une autre. Car tant que je verrai les yeux de Lucie , je ne ferai jamais assez fort contre leur pouvoir perfide & vainqueur.

LETTRE

L E T T R E X X I I .

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^t,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

Kent.

Q U E de chagrins, que de peines, n'ai-je pas essuyés depuis la dernière fois que je vous ai écrit ! Le tems fixé , pour mon retour en Angleterre étoit expiré. Ma rendresse, mes inquiétudes pour la jeune Dingley, m'obligèrent à le différer. Mon dessein étoit de lui assurer ici une retraite ; mais comment la lui procurer , & cacher en même-tems à tous , les soins que j'y prendrois d'elle ? Je pensois avoir en tout observé la plus exacte circonspection, & j'étois tranquille à l'égard de ce doux objet , de toutes mes attentions , qui consentoit volontiers à ne point sortir du logement que je lui donnois dans Paris , pourvu qu'elle eût

I. Part.

G

la satisfaction de me voir deux ou trois fois dans la journée. Un bruit s'élève cependant qu'elle est fille d'une Françoisse, & qu'elle est de la Religion Romaine, quoiqu'elle ait paru élevée par son Pere dans la Religion Protestante.

Etant allé pour lui faire ma visite, selon ma coutume, vers le soir, peignez-vous mon étonnement, lorsqu'on me dit qu'elle a été enlevée dans un carrosse, conduite en un Couvent par deux Hommes & une Femme, qui ont dit venir de la part d'une Sœur de sa Mere; qu'il a fallu céder, bon - gré, mal-gré, & en dépit des plus fortes protestations de la part de la Demoiselle, qui disoit n'avoir point de Tante.

Avant d'apprendre la violence qu'elle venoit d'éprouver, quoiqu'éloignée de mes yeux, mon cœur la revoyoit sans cesse, je l'aimois éperdument; ignorant le lieu où elle avoit été entraînée, je sentis alors mieux que je ne saurois vous

le décrire , l'impression profonde qu'elle avoit faite sur mon ame.

Dans la première confusion de mes conjectures , je songeai que quelqu'un l'ayant apperçue par hazard , devenu mon Rival , s'étoit porté à cette extrémité pour consommer plus en sûreté son infâme attentat : Mais sa domestique , & les gens de la maison ayant compris l'idée à laquelle je m'arrêtois , m'assurèrent qu'il étoit plus vraisemblable qu'elle avoit été conduite dans un Couvent ; & qu'ils prévoyoiént que j'aurois bien de la peine à le découvrir , & à l'en retirer.

Sans pouvoir goûter de repos , je passai la nuit dans l'excès des plus vives inquiétudes , à me promener çà & là , dans ma chambre , résolu de faire le lendemain les perquisitions les plus exactes.

Je perdis environ une semaine à courir d'un Couvent à un autre , sans espoir de succès ; & chaque soir je rentrois chez moi harassé , épuisé de fatigues inutiles :

Mais n'ayant point encore visité tous les Couvents , je me déterminai à n'en omettre aucun , & à ne point sortir de France que je n'eusse fait ma découverte. Je continuois mes recherches , jusqu'à ce qu'enfin je n'en pouvois plus.

Un matin étant à m'habiller pour recommencer mes courses , on m'annonce un Marquis François , avec lequel j'avois foiblement lié connoissance dans mon séjour en Italie.

Après beaucoup de ces politesses frivoles , qui n'appartiennent qu'aux mœurs de sa Nation , il me presse d'aller avec lui au Couvent de . . . y voir une de ses Parentes , la Beauté même , qui se destinoit dans peu de semaines à y prendre le voile.

Je regardois comme perdu chaque instant que je n'employois point à chercher mon Adélaïde ; & comme j'avois été plus d'une fois à ce Couvent , fut es soupçons que m'avoient fait naître

les réponses des témoins de son enlèvement , & toujours en vain , le tems m'étois trop précieux pour ne me pas porter en d'autres lieux. Je répondis négativement au Marquis. Il insista , & ses importunités me forcèrent à me rendre avec lui dans un parloir , où bientôt sa Parente arriva. Elle justifia pleinement la description que le Marquis m'avoit faite de ses charmes. Mais abattu de tristesse , plein de soucis & d'inquiétudes , je n'étois point en état de l'entretenir. Je ne fis que laisser paroître tant d'impatience , & d'empressement de m'en retourner , que celui qui m'avoit amené me fit à cet égard une guerre de reproches , placés si peu à propos , que sa belle Cousine en rougir. La politesse m'obligea donc de m'expliquer , & tandis que , pour préparer ma défense , il me falloit rappeler cette présence d'esprit que je n'avois pas bien alors , une voix non inconnue se fait entendre , (un rideau tiré déroboit la

personne.) O ciel ! m'écriai-je , c'est la voix d'Adélaïde.

La rumeur que mes exclamations occasionnèrent dans l'intérieur du Couvent, attira bientôt une foule de Religieuses dans le parloir : Adélaïde les suivit , & je l'apperçois ; mais si pâle , si foible , si changée , que , quelque transporté de joie que je fusse , son état ne me toucha que de douleur & de pitié.

Nous fumes quelques instans à nous parler sans pouvoir nous énoncer ; & avant de nous être dit l'un à l'autre les cruels tourmens que nous avions soufferts, un ordre de l'Abbesse vint la ravir à mes yeux , qui la dévoroient. Ses pleurs & ses cris , à cette séparation , me déchirèrent. J'eus la force de me contenir pourtant , & de supplier la Parente du Marquis, de vouloir bien consoler cette Enfant , qui n'avoit de connoissance autre que moi ; je fus jusqu'à oser assurer que je la délivrerai , ou qu'il m'en couteroit la vie.

Je n'eus pas le tems d'en dire davantage à cette charmante Novice , qui s'éloigna dans le moment. Rentré chez moi, je mis long-tems mon esprit à la torture pour imaginer les moyens d'arracher mon Adélaïde à sa captivité. Je me rappelle tout-à-coup la protection que je devois attendre du Comte de H notre Ambassadeur. Sur le champ je vais m'adresser à lui. Je lui donne toutes les preuves nécessaires pour le certifier que la Demoiselle Dingley est fille d'un Anglois Protestant , laissée à mes soins pour être rendue à ses Amis en Angleterre. M. l'Ambassadeur voulut bien s'engager à ne point perdre un moment d'en conférer avec le Ministre de France.

Deux jours après il eut la bonté de faire dépêcher un ordre à Madame l'Abbesse de remettre Adélaïde sous ma garde.

Représentez-vous , s'il se peut , avec quel empressement je m'envole vers le

lieu qui retient tout ce que j'ai de plus cher. Je produis ma Lettre , & je vois , non plus au-delà de cette grille jalouse & barbare , je vois Adélaïde libre venir à moi avec des transports qui l'enlevoient à elle-même ; précipitée à peine dans mes bras , elle y perd l'usage de ses sens.

Je la soutiens éperdue de tendresse & de joie ; dès que je la vois revenir un peu , je l'emporte dans le carrosse qui m'attendoit ; & je l'emmène dans son ancien logement.

Pendant le chemin elle m'apprit qu'on ne l'avoit pas autrement tracassée , sinon , pour lui persuader de changer de Religion ; qu'elle avoit demandée la permission d'aller au parloir , dans l'espérance , ou de me voir , ou d'entendre parler de moi ; mais qu'elle vouloit ne se montrer à personne , trouvant l'aspect des Hommes , si ce n'étoit le mien , insupportable pour elle.

O ! la chère , ô ! l'aimable Enfant !

que je brûlois de lui dire ce que sentoît mon cœur , à une aussi ingénue déclaration ! Mais ma bouche se tut , quelque expressif que fut d'ailleurs tout mon extérieur , pour adoucir , pour réparer les mortels ennuis dont elle venoit d'être la gémissante victime.

Dès que nous fumes parvenus à notre hôtel , & qu'elle se fût un peu remise , elle me regarde d'un air consterné , & un torrent de pleurs inonde son visage.

Emu , attendri à cette vue , je lui prends la main : « Qui peut vous affliger si fort ,
» lui dis-je avec vivacité ? »

« Hélas ! me répond-elle avec un profond soupir , combien vous êtes changé depuis que je vous ai perdu ! Avez-vous été malade ? D'où vient ce changement ? De mes allarmes sur
» votre sort , ma chère Adélaïde ; de
» mes inquiétudes que vous ne fussiez
» mal à votre aise. L'incertitude sur le

» lieu qui vous déroboit m'a tourmenté
» nuit & jour. »

« Mon Dieu ! dit-elle , que vous êtes
» bienfaisant ! que vous avez de bontés
» pour moi ! Mais que je suis touchée
» de voir qu'un intérêt aussi généreux
» vous ait abattu à ce point ! N'ayez
» donc plus de chagrin ; je suis heu-
» reuse , & j'espère , » ajouta cette ten-
dre Enfant , une douce langueur dans
les yeux , ferrant des siennes mes mains
qu'elle tenoit , en rougissant un peu ,
« j'espère que jamais plus nous ne ferons
» séparés. »

Revoyez - moi seulement , Bellair ,
revoyez ma position ravissante & cruelle ;
redevenir le possesseur d'un bien si par-
fait , me voir , me sentir aimé d'une af-
fection si pure & si vive , & ne cesser
d'entendre l'impérieuse voix de l'hon-
neur , de la probité , celle même des
égards qu'elle m'inspiroit , tout imposer
à la fois un inviolable silence à mes

bouillants desirs. . . . Qui se vît jamais dans un état aussi dangereux ? Je me réduisis pourtant à ne lui protester que cette résolution ferme de ne la point quitter , que je ne l'eusse conduite en Angleterre. J'ai rempli ma promesse.

Ayant pris quelques jours de repos , pendant lesquels j'occupai un appartement dans le même hôtel ; nous partîmes pour Calais , où nous arrivâmes si commodément , que ma chère Compagne de voyage , plus gaie dans toute la route , n'en fut nullement fatiguée.

Avant de nous embarquer , je congédiai sa domestique , espérant qu'elle lui seroit inutile , d'après l'aspect favorable & tranquille que la mer nous offroit , & me proposant de mettre auprès d'elle une Angloise , dès que nous serions à Douvres. Mais un contre-tems effroyable nous attendoit. A peine dans le vaisseau , une tempête furieuse nous accueillit ; la consternation nous saisit ,

& s'empare sur-tout de ma pauvre Adélaïde , qui fut , pendant les deux ou trois premières heures , à une telle extrémité , qu'elle demeura hors d'état de s'apercevoir que la tempête s'élevoit plus terrible : ses fureurs nous battent enfin de coups si violents , que cette horreur rappelle Adélaïde ; ses frayeurs extrêmes l'emportent sur les révolutions qui la vèxent.

Elle se tint dans la cabane avec une autre Femme qui y étoit auprès d'elle , & qui , moins incommodée qu'Adélaïde de l'agitation du vaisseau , voulut bien , à ma prière , lui donner des secours. Je me présentois de tems en tems pour les encourager à supporter ce mauvais tems avec plus de courage. Mais lorsqu'Adélaïde apperçut les craintes où j'étois pour elle , par les efforts même que je me faisois pour les lui dérober , lorsqu'elle entendit le fracas & le remuement épouvantable qui s'élevoit dans l'é-

quipage , elle pressentit le danger qui nous menaçoit ; on ne put l'empêcher de courir sur le tillac , où volant dans mes bras : « Je prétends , dit-elle , partager » votre destinée , & ne vous pas survivre » un moment. »

Quels sentimens ! comment ne pas l'aimer éperdument ! Je ne pus souffrir de voir sa tendresse pour moi l'exposer à la rage des élémens déchaînés ; car jusqu'alors les vents ne l'avoient pas trouvée en bute à leurs tourbillons ; je lui persuadai , je la conjurai de rentrer ; mais je ne pus la gagner , qu'en lui promettant de rester avec elle. Pouvois-je m'en défendre ?

Je l'accompagnai , & je mis tout en usage pour calmer un peu ses sens.

Elle fut obligée de s'asseoir sur le plancher , le roulement du vaisseau ne nous permettant pas de nous tenir debout. Je m'assis auprès d'elle , & tenant étroitement l'une de ses mains , nos yeux

vifs & sombres fixés réciproquement sur nos yeux effarés , nos cœurs frémissant d'effroi , oppressés des plus lugubres alarmes , nos lèvres forcément closes dans cette silencieuse contenance nous attendimes l'événement.

Nous fumes ainsi durant cinq heures. La tempête vint à se relâcher enfin ; la mer vit tomber ses flots plus tranquilles ; les nuages brisés se dispersèrent , & mon Adélaïde rassurée , après avoir rendu de vives actions de graces au ciel , reprit ses doux appas , que tant de craintes avoient successivement couverts de leurs effrayantes ombres. Mais , oh ! Bellair , ses tendres naïvetés me désolent & me tuent. Ma passion s'est accrue à un tel degré , que je sèche , que je meurs de me découvrir , de me livrer , sans plus m'en défendre , à cet être unique , qui paroît , sans connoître mon invincible dévouement , ne vouloir appartenir qu'à moi seul. La retraite , où elle a compté

tous les jours , sa jeunesse , sa simplicité , son inexpérience , rien ne peut faire soupçonner à son cœur le plus léger sujet de repentir , lorsque , sans vouloir s'en défendre , il laisse éclater pour moi l'estime la plus pure. Le cœur ingénu se persuade au contraire , que son mérite le plus parfait est de ressentir cet excès d'affection en faveur d'un Homme, qu'un Pere mourant lui donna pour son Protecteur & son Guide.

Quel terme faudra-t-il donc se prescrire ? Pourrois-je donc sans cesse étouffer dans mon sein un feu , dont la flâme impétueuse dévore & veut franchir tout obstacle.

Après un passage de quarante-huit heures , dont la plus grande partie nous avoit tenus dans le danger le plus effrayant , nous touchâmes Douvres. Mais ma chère Adélaïde est si accablée , que j'ai pris pour elle une petite maison de campagne , à peu de milles de cette ville ,

où je vais rester jusqu'à ce qu'elle ait pu se rétablir ; & j'espère alors vous aller enfin présenter ma vertueuse Pupille. Je desiré cependant que mon retour en Angleterre ne soit sçu que de vous seul.

L E T T R E XXIII.

JEAN BELLAIR *Ecuyer*, au Chevalier

CHARLES LUMLEY *Bar.*

SOYEZ le bien arrivé dans votre pays natal, mon cher Lumley ! que je suis enchanté de me voir à même de pouvoir vous consulter de vive voix sur bien des sujets, qu'on ne pouvoit facilement détailler, ni décider promptement par Lettre, lorsqu'une si grande distance nous séparoit.

Vous avez soutenu bien des efforts, il faut l'avouer, pour ne point déclarer l'inclination qui vous surmonte, pour une aussi aimable Personne. L'admirable

naïveté dont elle est , & que vous tracez d'un crayon si touchant , sa douce simplicité de mœurs , ces dons enchanteurs qu'elle possède , ont à mon avis mille fois plus d'attraits , qu'une Beauté régulière & parfaite. Je voudrois voir la belle Lucie perdre la moitié des grâces qui la décorent , pour en acquérir l'équivalent en prudence & en renue. Il me faut cependant détourner ailleurs la pente qu'ont jusqu'à présent suivi mes sentimens , si toujours les mêmes goûts l'entraînent. Mais je ne veux pas me tant presser à dévoiler mon cœur , une seconde fois ; je sçaurai auparavant si l'objet de mon inclination est aussi fortement épris , que je le ferai moi-même.

Emilie Pleydel , après que j'en aurai acquis une connoissance plus intime , est celle que j'ai en vue. Je me suis entièrement attaché à elle , depuis que Lady Lucie permet au Lord S.... de la voir si particulièrement. Je n'ai fréquenté Emi-

lie jusqu'ici que par manière de conversation , & non sur le pied d'un Amant qui se dispose à une déclaration ; cependant si je continue mes visites , je ne réponds pas que l'amour ne s'en mêle.

Lady^e Lucie a mis en usage ses sourires trompeurs , pour faire diversion à ce changement apparent ; elle a pris l'air de l'indifférence ; elle en a pris l'air , ai-je dit ? Peut-être ce n'en est que trop la vérité. Mais d'après certains indices , & sur-tout d'après ses dispositions naturelles à la coquetterie , il y a beaucoup à parier que , quelque peu de faveur que je conserve auprès d'elle , on ne se verra pas soustraire un Adorateur , sans sourciller.

Quant à l'aimable Emilie , mes civilités sont reçues avec cette réserve , & ce peu de confiance en elle-même , qui deviennent pour sa personne , & pour sa conduite , une parure plus délicate , & doublement attrayante ; quoique je m'aperçoive que , tandis qu'elle paroît goû-

ter ma conversation, elle observe les yeux de Lady Lucie, qui ne cessent de nous surveiller. Lorsqu'elle surprend l'attention de Lady sur nous, elle fait semblant de ne pas répondre à ce que je lui dis; elle paroît interdite, & gênée: & lorsque je l'engage de nouveau par mes discours, elle rougit, se trouble, tâche de s'esquiver, & me fuit en effet sur le prétexte le plus frivole.

Voilà où j'en suis entre ces deux Beautés. Leur société toutefois me plaît; & m'enchanté. Il est des intervalles pourtant, où, soit par mégarde, soit par de certains motifs secrets, nous paroissions tous trois fort embarrassés; alors l'on demeure interdits & confus de part & d'autre.



L E T T R E X X I V .

*Miss PLEYDEL à SOPHIE PLEYDEL , dans
la Province de * * * .*

JE me vois , ma chère Sophie , dans une perplexité si extrême , que vous ne sçauriez vous l'imaginer , ni moi vous la peindre. Vous connoissez mes sentimens à l'égard de Lady Lucie , & de M. Bel-lair ; vous sçavez aussi que c'est l'amitié que j'ai pour elle , qui , depuis qu'elle le connoît m'a fait mettre beaucoup de chaleur à lui persuader qu'elle ne devoit point jouer un Homme aussi digne d'elle , aussi digne d'être conservé ; mais bien accepter l'offre de son cœur , lorsqu'elle auroit assez de preuves de le bien posséder. Vous connoissez encore son goût pour le changement , & pour la dissipation.

Par les Lettres qu'en Amie vous avez

déjà eu occasion de lui écrire sur ce sujet , vous avez pu vous convaincre que sa façon de penser est si diamétralement opposée à la vôtre , que je crois que votre commerce est aujourd'hui entièrement rompu. Je pense au moins qu'elle ne songe pas à l'entretenir.

Il y a tout lieu de croire que ses indiscretions ont entièrement éloigné M. Bellair ; & si elle ne s'observe davantage , j'ose assurer qu'il ne se rapprochera pas aisément. Je me suis expliquée à cet égard, avec toute la franchise d'une Amie véritable ; mais elle n'a fait aucun cas de tout ce que je lui ai dit , jusqu'à ce qu'elle ait vu que j'avois raison , & elle commence à concevoir de sérieuses alarmes , lorsqu'il vient quelquefois causer avec moi , tandis qu'elle tient la conversation d'un autre côté.

Mes foibles appas sont si fort au-dessous du prix de Lady Lucie , & ma fortune est si loin de ce que peut prétendre

M. Bellair , que je ne reçois ses attentions dans ce cas-ci , que comme de la part d'un Homme piqué de quelques airs d'indifférence , & qui veut essayer de ramener l'amour , par la jalousie. Ce n'est qu'à ce motif que je dois attribuer les procédés honnêtes de M. Bellair, qui, outre les prévenances que ses discours viennent souvent m'offrir dans le familial , m'adresse encore dans le public des civilités sans nombre. Je vous dirai franchement , ma Sœur , que je desire , tant par rapport à lui , que par rapport à moi, qu'il reportent ses hommages à celle qu'il s'est extrêmement bien attachée , ou j'attends qu'il aille choisir ailleurs l'objet de ses distinctions flatteuses : pour moi , j'avoue qu'elles me choquent.

Que me direz-vous pourtant , Sophie, si je vous déclare que je ne réussis point à me rendre insensible , au pouvoir de plaire , que cet Homme charmant possède si invinciblement. Quand même je serois

aussi bien convaincue qu'il pense sérieusement à moi, que je suis certaine du contraire, que je mourrois plutôt que de le laisser s'engager contre les intérêts de la félicité de mon Amie, qui quoiqu'elle en use avec lui sans aucune sorte de ménagemens, en est néanmoins aussi éprise qu'on peut l'être. Ma position est donc très-déplaisante, & j'en suis à-bout.

J'ai voulu fermer les yeux sur les graces personnelles de M. Bellair, ne point écouter ses agréables discours; mais tout cela s'insinue imperceptiblement dans mon cœur, trop tendre, & trop bien porté en sa faveur, pour rester dans l'indifférence, quoique je m'efforce de ne point paroître en sortir.

Nous étions l'autre soir à Ranelagh; tandis que Lady Lucie étoit à badiner avec le Lord S..... M. Bellair se tint à côté de moi, ne cessa de faire la conversation, & me témoigna tant d'intérêt, à quelques allarmes que je pris, à-propos

de jeunes-gens dont l'attroupement , & le tumulte nous empêchèrent de gagner notre voiture , que son assiduité à ne me pas quitter , me flatta beaucoup.

Lady Lucie , que cet embarras avoit obligée de nous suivre , remarqua les attentions que M. Bellair avoit pour moi ; & lorsque nous fûmes rendues chez nous , elle se montra de si mauvaise humeur , & me fit si fort la moue , que je ne pus ne pas lui demander quelle en étoit la raison.

Elle me répondit d'un ton très-sérieux , que , si je songeois à fixer M. Bellair , il falloit rompre toute liaison entr'elle & moi ; & qu'elle mourroit plutôt que de me le céder. Je frémis à une supposition aussi injurieuse , & je l'assurai , avec toute la sincérité possible , que jamais un dessein pareil ne m'étoit entré dans la tête ; je voulus lui démontrer que cette entreprise seroit d'autant plus absurde , & extravagante de ma part , qu'elle
avoit

avoit tout pouvoir sur lui ; lorsqu'elle voudroit en faire usage.

Elle fit un mouvement de tête : « Non, » je ne le crois pas à-présent , dit-elle , » en élevant la voix ; mais je vous proteste , Emilie , que vous ne le posséderez jamais. »

Je ne lui répliquai rien ; elle me parut affligée & sur-tout furieuse contre moi. Quoiqu'elle ait dit , mes sentimens pour elle ne s'en sont point altérés ; il est sûr , quelque inconséquente que soit sa conduite envers M. Bellair , qu'elle l'aime ; & moi , quelle que soit ma façon de penser sur son compte , je veux renoncer à tous les égards dont il me flatte , pour épargner à mon Amie jusqu'à la moindre peine qu'ils pourroient lui causer ; j'espère encore la voir heureuse , avec le seul Homme qui peut faire son bonheur.

Sa jalousie (le ciel sçait combien elle est peu fondée) me donne les plus vives inquiétudes. Je ne puis absolument faire

des affronts à M. Bellair ; je tremble pourtant , Sophie , de paroître mécontente & indisposée , lorsqu'il me parle ; de peur que Lady Lucie , qui nous épie de fort près , ne s'en offense. Toutes ces idées me donnent un air si ridicule , si décontenancé , que je suis honteuse de moi-même : si elles m'obsèdent encore , je partirai de Londres , pour aller passer quelque tems avec vous. Je ne sçaurois me voir la cause des déplaisirs de celle , dont je desire si fort le repos & la félicité.



LETTRE XXV.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

J E me suis trop hâté de vous donner ma résolution pour certaine : lorsque cette Femme adorable vient frapper mes regards , tous mes projets s'évanouissent ; son aspect est pour mes projets , ce qu'est l'aurore pour les vains songes qu'elle dissipe.

Lorsque je réfléchissois sur les travers & les caprices de Lady Lucie , & que je contemplois les qualités solides de Miss Pleydel , il me sembloit facile de porter à l'une l'encens que j'avois destiné pour l'autre : mais nous ne connoissons pas toujours bien , Lumley , les bornes où notre pouvoir s'arrête. Balancé entre les droits de Lady Lucie , & mes projets nouveaux , ma foiblesse a décidé notre réconciliation.

Elle avoit affecté pendant quelque temps une indifférence altière, qui lui ôtoit, à mon avis, beaucoup de ses charmes ; mais elle saisit l'instant favorable de me lancer un regard plus séduisant, & je n'en puis voir effacer encore l'impression trop profonde. Après ce que j'ai souffert de sa part, je pensois pouvoir braver ses attraits : je me suis trompé. Il n'y a que peu de jours que je la trouvai chez elle avec Emilie. L'ordre fut donné tout-de-suite de ne plus recevoir de compagnie ce soir-là. Un moment après Miss Pleydel sortit de l'appartement. Me voilà en tête-à-tête avec Lady. Bien des préliminaires furent de sa part ouverts pour un accommodement ; mais sa conduite m'avoit tellement rebuté déjà, que je ne me pressai point d'y entendre. Ensuite je me trouvai tout-à-coup si mal, que je crus qu'il me faudroit prendre le parti de me retirer. Je fus au désespoir de cette fâcheuse circonstance, survenue précisé-

ment lorsque j'allois voir les moyens qu'elle prétendoit faire valoir , pour justifier tous ses procédés : A l'instant , où avec beaucoup de gaieté elle m'alléguoit quelques-unes de ses raisons, mon indisposition s'accrût au point que je fus obligé de me lever pour sortir.

Comme elle n'avoit cessé d'avoir l'œil sur moi : « Bon Dieu ! s'écria-t-elle , » M. Bellair, qu'avez-vous ? Seriez-vous » malade ? Vous pâlissez. »

« Oui , répondis-je ; je me sens indis- » posé. Et je gagnai la porte. Asséyez- » vous , reprit-elle d'une voix touchante : » n'allez point à l'air ; on va chercher » quelque chose , que vous puissiez » prendre. »

Je fus forcé de lui obéir ; je ne me soutenois plus , & je tombai presque sans mouvement , dans un fauteuil. Jamais je ne m'étois trouvé dans un tel étar. Je voyois , j'entendois sans pouvoir ni me remuer , ni prononcer une parole.

Jouissant de la faculté de la vue , j'étois le témoin , comme l'objet des empressements & des tendres embarras de ma chere Lucie , qui souffroit une peine extrême. Demeuré sans mouvement , & sans voir, elle me crut beaucoup plus mal que je n'étois. Elle s'assît auprès de moi , me prît une main , attendant quelques liqueurs qu'elle avoit demandées , se tenant comme suspendue sur moi , avec l'expression de la plus vive inquiétude ; les pleurs rouloient dans ses yeux , & ne pouvoient s'en échapper.

Tant de preuves inespérées de sa tendresse portoient à la fois trop de sensations dans mon ame ; j'en étois plus accablé , & je retrouvois moins l'usage de ma voix. Mon évanouissement redoubla, ma tête tomba sur son épaule ; défaillante ainsi que moi , elle ne pouvoit plus soutenir l'effort de tous ses sentimens : elle jetta ses bras autour de moi , je me sentis pressé sur l'albâtre de son sein palpitant à

peine. Quelles sensations délicieuses firent alors mollement battre mon cœur ! Jamais , non jamais je ne m'étois perdu dans un tel ravissement. Quel j'étois , placé si près d'elle ! cette extase , comme un léger nuage , se dissipa peu à peu ; je semblai renaître , je me connus , & me vis le plus heureux des hommes.

Cet accident ne pouvoit trouver une conjoncture plus favorable ; il éteignit en nous tout souvenir du passé , & par lui , ma Lucie se vit enflâmer d'une tendresse que je ne croyois past rouver en elle. Après m'être remis , je fus long-tems encore à pouvoir lui persuader que je l'étois en effet ; à peine je voulois moi-même revenir de cette foiblesse , tant elle m'avoit procuré d'attentions amoureuses , de preuves de la rendre bienfaïtance de Lady Lucie. Me prévalant donc encore de mon premier abattement , j'en retins l'attitude , qui m'avoit langoureusement penché sur elle ; je ne sortis point de cet

état d'où , par les accens les plus doux ; les plus caressans , sa sensibilité s'étoit épuisée , à relever ma défaillance.

Sous ses regards créateurs , mes sens reprirent enfin leur force & leur usage , effet de ses soins affectueux ; je lui tends mes bras , & mes lèvres pressent les roses de sa bouche , tandis que mille beautés s'élevoient en foule sur son visage dont mes yeux à peine soutenoient l'éclat.

Par des efforts , que d'autres efforts sembloient vouloir ralentir , elle parvint à fuir mes embrassemens ; mais mes premières libertés ne me furent point reprochées.

Elle me pria de passer la soirée avec Miss Pleydel , & avec elle ; elle exigea seulement que je sortirois de bonne heure , dans une chaise à porteur. On ordonna à un domestique de me suivre , & de revenir l'informer dans quel état j'aurois été laissé.

Je ne perdis point , comme vous pou-

vez croire, le souvenir d'aucune de ces faveurs ; je les recueillis soigneusement dans mon cœur , pour en retirer tout l'avantage qu'elles m'offroient. Ne vous trompez pourtant pas , Lumley : ne pensez pas que je veuille aucunement abuser des généreuses bontés que me témoigne une personne que j'aime , & de laquelle je ne prétends que des complaisances décentes & honnêtes. De telles faveurs non-seulement enivrent mon ame des plus délicieux momens , mais encore elles doivent contribuer à m'attacher son cœur par des liens plus difficiles à rompre. Une Femme qui pense à se conserver le respect qu'elle veut qu'on rende à ses sentimens , après avoir eu de pareilles condescendances pour un Homme , ne peut avec quelque délicatesse , mépriser ces sortes de liaisons , à moins qu'il ne se comporte d'une façon assez indigne pour mériter qu'on les oublie.

Durant plusieurs jours nous avons été

sans interruption dans les termes les plus délicieux qu'on imagine ; j'étois admis sans distinction , à toutes les heures , auprès d'elle , souvent même lorsqu'elle étoit seule. Elle a joué avec moi , elle a chanté pour moi , toutes les fois que je l'en ai priée : sa voix me transportoit ; à peine étois-je maître de moi-même , lorsque ses sons frapoient mon oreille. Elle auroit dû rejeter mes importunités , si elle eût été moins complaisante ; car enfin , les plaisirs qui me venoient en foule , m'enlevoient ; j'extravaguois , je ne me connoissois plus ; mes desirs , mon ambition ne voient aujourd'hui que mon adorable Lucie.

La belle Emilie a vu cette réconciliation avec des yeux enchantés , & a saisi plus d'une fois l'occasion de m'assurer que ses souhaits les plus sincères étoient de voir mon bonheur , & la félicité de Lucie serrés d'un même lien.

Nulle passion aujourd'hui pour de nou-

velles conquêtes ; Lady n'en voit plus aucune à ranger sous ses loix : si enfin j'ai eu le bonheur de la fixer , si son cœur est à moi seul , quelle possession ! quel empire !

Je ne ferai point tranquille , que je n'aie de vos nouvelles. J'admire votre retenue , mais pensez-vous ne franchir jamais vos platoniques réserves ? Si je puis vous être utile , soit pour votre jeune Adélaïde , soit en quelque autre chose que ce puisse être , vous sçavez que vous êtes en droit de disposer de moi.



L E T T R E X X V I.

Lady LUCIE FENTON à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

J'AI enfin suivi vos conseils, ma Chère ; j'ai rendu M. Bellair heureux à en perdre, pour ainsi dire , entièrement la tête : mais écoutez-moi ; je ne prétends pas m'attribuer plus de mérite que je n'en ai. Pour ne vous rien cacher des plus intimes secrets de mon cœur , apprenez , Sophie , que je pris les plus sérieuses allarmes de quelques petits entretiens qu'il a eus avec notre Emilie. Votre sœur ne fut pas, comme elle avoit toujours été , insensible aux charmes de M. Bellair , & à sa noble façon de penser. Il faut convenir qu'il est tout-à-fait séduisant. Nulle ne lui résisteroit. A l'égard de moi , il a un tel ascendant qu'une indisposition qui lui survint tout-à-coup l'autre jour , réelle ou pré-

tendue (car j'ai quelques doutes là-dessus) m'allarma , à ne me pas reconnoître. Pour abrégé , il me causa tant de frayeurs , qu'il fait & dit aujourd'hui presque tout ce qu'il veut , je le souffre : il raffole de moi.

Il faut que je vous avoue que toutes les fois qu'il s'approche , je sens dans mon cœur une palpitation , un je ne sçais quel trouble se répand dans tous mes sens , pour peu qu'il touche ma main que..... Oh Sophie ! Que l'amour renverse étrangement une tête. Mais , ma petite Amie, quelles que soient ces émotions en sa faveur , quelle que soit , & de votre part , & de celle d'Emilie , la sagesse de vos remontrances (& ma jalousie même) je ne serai point assez foible pour lui sacrifier ma raison. Voici le moment , oui , le seul instant de maintenir , & de faire valoir les droits , dont l'équitable Nature a favorisé ses Filles chéries , en leur accordant des attraits vainqueurs qui en-

chaînent ces Rois de tous les êtres créés. Voici l'instant où mon Amant va sentir tout le pouvoir de mon sexe. Enivré d'amour , transporté , pour quelques légères faveurs, dont ma bonté facile a bien voulu se relâcher pour lui, je puis maintenant à mon gré , lui dicter mes loix à suivre ; & commandant à toutes ses affections, seule souveraine de son cœur , le devenir de moi-même pour toujours. C'est là , mon Amie , c'est là que tendent tous mes vœux ; & le but de mon entreprise sera d'un succès bien difficile , si je ne l'emporte. Je veux cependant regner avec quelque douceur , laisser ma tendresse tenir d'une main les rênes de mon empire. Hélas ! il est trop aimé , pour être longtemps opprimé. Vous ne vous imaginerez jamais ce que sa légère indisposition m'a coûté de chagrins & d'inquiétudes. Mais je veux qu'il sente en même tems qu'un maître ne doit pas me gouverner. Pauvre M. Bellair ! votre sort est jeté : cette sou-

mission , à laquelle il faut vous ranger , va vous paroître dure ; mais une fois passé sous le joug , nous ferons le couple le plus délicieusement uni , que votre riche imagination puisse se peindre , Sophie , & nous vivrons dans la félicité conjugale , conformément à ces idées avec lesquelles je croirois que votre Nourrice vous a bercée.

Pardonnez - moi , ma Chère ; mais vous savez que nous avons envisagé le mariage sous un point de vue différent l'une & l'autre. Votre tête s'est toujours meublée d'idées d'excellent ménage ; la mienne s'est seulement enjolivée du talent de faire , de varier des conquêtes &c. Cependant si je dois tristement aboutir , après tout , sous l'uniforme régime du code marital , tandis que je ne m'y sens pas la moindre disposition , je veux au moins feuilleter quelques pages des loix aimables que les folâtres plaisirs savent éparpiller à leur gré ; c'est par

des sentiers fleuris & rians que j'irai sous les mornes toits de l'éternel Himen ; à tout événement , il sera ma retraite : mais j'aurai certainement goûté les plaisirs de la parure , de la danse , des ris , des jeux , des transports vifs & enjoués du badinage , avant d'aller végéter dans mon lugubre réduit.

Votre bonne Sœur , ma chère Emilie , m'a bien tourmentée pour obtenir d'aller passer quelques semaines auprès de vous ; mais je ne puis consentir à la laisser partir. Une raison de plus , c'est qu'elle gagnera certainement le Lord S... Avec un peu de patience , cette belle Enfant auroit , j'en suis sûre , choisi M. Bellair ; mais son humeur est trop facile , trop douce , trop tendre , trop indulgente pour lui. S'ils étoient mariés , toutes les sortes de douceurs & d'enchantemens prodiguées à la fois , les feroient bientôt languir dans la satiété & les dégoûts ; la variété ne renouvelant point les plaisirs ,

ils périroient tous ennuyeusement dans leurs bras. Au lieu que ma vivacité fait si bien ranimer les tendres foiblesses de M. Bellair , qu'il faut bien qu'entre nous se forme le plus parfait accord. Car , après tout , je ne puis vivre sans lui , le posséder , je n'ai que cette pensée unique. Que ne donneroit-il pas pour savoir la teneur de ma Lettre.

L E T T R E X X V I I .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*

CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

Q U E de révolutions accablantes , mon Ami , sur le théâtre de la vie , & sur-tout sur celui des amours ! Je vous disois dans ma dernière Lettre que j'étois ravi au faite du bonheur. Qu'aujourd'hui ma chute est profonde ! je suis attéré. Que je me vois cruellement déçu de mes plus flatteuses espérances ! Cette Femme

est la plus artificieuse , comme la plus aimable des Femmes. Elle n'a voulu m'enivrer de l'espoir le plus charmant , que pour me rendre plus amère la coupe si funeste à ma raison.

Je vous ai dit que les plaisirs avoient fait luire quelques jours , qu'ils m'avoient destinés , & qu'une tendre condescendance de la part de Lady Lucie avoit daigné me rendre , d'autant plus heureux , que je m'étois flatté ne devoir pas sitôt cesser de l'être. Mais , oh ! Beauté , Beauté volage ! Femme vaine & légère ! vous tournez au gré de l'inconstance même. Qu'on est follement abusé, lorsqu'on se persuade que le cœur d'une Femme n'a qu'un objet qui l'agite !

Celle-ci n'est sensible qu'à la vanité d'être applaudie par la foule ; elle n'est vraiment satisfaite que lorsque la publique admiration vient de toutes parts se confondre sur elle.

Lorsque je lui rendis ma visite un de

ces jours , je courus l'embrasser , comptant sur cette complaisance , la même qu'elle m'avoit témoignée tous les jours précédens. Elle me repoussa , comme si mon abord apportoit quelque chose de contagieux. Je voulus doucement obtenir la permission qui m'avoit été accordée ; mais elle me dit , avec un sourire plein d'ironie , « qu'elle avoit perdu trop de » tems avec moi ; qu'elle avoit tant d'en- » gagemens , que je ne devois pas m'at- » tendre de me voir continuellement » admis , sur-tout à des familiarités de » cette conséquence. » En un mot , elle se livra à des digressions si disparates , à un tel babil hors de propos , que je me vis comme submergé de ce flux que je n'aurois sçu prévoir. Lorsque sur sa liste d'engagemens essentiels , elle lut un rendez-vous avec le Lord S... je pris mon chapeau , & je sortis dégagé du courant emporté de sa semonce.

Avant d'être parvenu à l'escalier , mon

cœur rallentit mes pas ; je m'arrêtai. Mais qu'entendis-je ? Un grand éclat de rire , avec quoi elle disoit : « Laisse-le » partir , mon Enfant ; il reviendra tout » à l'heure. »

Ce propos précipita ma sortie. A peine dans la rue , mon imagination se trouble & me tourmente , mon cœur n'en pouvoit plus. Je me résous à ne la pas voir de tout le jour , quelles que soient les idées dont cette absence me puisse désoler. Les informations que je fis m'apprirent qu'elle avoit passé la soirée entière à Ranelagh avec le Lord S... à ses côtés , environnée de Petits-Maîtres empressés , se livrant avec une gaieté inconcevable aux ris & aux caquets répondus par la foule.

Cela n'est pas supportable ; si je le souffrois aujourd'hui , que seroit-ce après lui avoir fait le don de ma main ? Je frémis d'envisager tout ce que j'aurois à souffrir après un tel engagement. Non , Charles , il faut briser ma chaîne : à

toute heure , de moment en moment , je vois mieux la nécessité cruelle d'en venir à cette rupture , dont je me sens déchirer par avance. Ses regards , ses sourires qu'elle accompagnoit d'un charme si puissant , il me faut les rejeter , les oublier , les perdre absolument de vue. Je serai libre. Mais elle entendra mes plaintes & mes reproches ; elle sentira qu'elle se prive à jamais du cœur le plus tendre , le plus épris Ah ! mon espoir le plus doux est donc à jamais détruit , anéanti par elle !

Je n'ai pourtant pas pris encore congé d'elle pour la dernière fois ; je l'ai vue comme à mon ordinaire , mais toujours entourée de la tourbe insensée de ses flatteurs ameutés. Faut-il s'étonner , au bout du compte , Lumley , qu'une Femme aussi parfaitement aimable , dont la personne intéresse par tant de graces , & la conversation par des traits si séduisans , s'oublie à son tour , en respirant l'encens

& la vapeur de tant d'éloges , dont cette espèce de Courtisans s'empresse de l'enivrer ! Que leurs fadeurs lui plaisent un moment , cela est presque inévitable. Mais . . . voudrois-je détruire tout ce que j'ai écrit sur son compte ? Le pourrois-je , sans effacer des vérités ?

Il ne m'a pas encore été possible de la trouver un moment , qu'elle n'ait eu les mêmes importantes occupations ; elle est toujours à consommer son tems au milieu des mêmes fêtes tumultueuses que lui préparent ses Adorateurs divers , ou bien à controuver quelque parure nouvelle à ses charmes , qui ne sont déjà que trop puissants. Que si elle prenoit autant de soin d'ajouter quelque ornement plus solide à son esprit , combien ne seroit-elle pas accomplie !

Je ne puis me défendre , mon Ami , de ne penser qu'à elle ; peut-être , lorsque la folie de toutes ces vanités viendra à s'évaporer , qu'elle deviendra la proie

de quelque malheureux , assez vil , pour n'en vouloir qu'à sa fortune , ou la victime souillée d'un voluptueux grossier , dont tant d'appas amorceront la sensualité brutale ; mais dont l'esprit , ni délicat , ni cultivé , ne sauroit long-tems captiver une telle jouissance , sans lui prodiguer bientôt les dégoûts & les mépris.

Je ne vis que pour cette Femme que j'ai si tendrement aimée , & que je ne verrai jamais avec indifférence. Mon cœur ne suffit point aux mouvemens qui l'agitent.



L E T T R E XXVIII.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^e,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

Vous m'auriez déjà vu dans votre ville, si de nouveaux chagrins ne me fussent survenus. Ma pauvre Adélaïde a été très-dangereusement malade : les fatigues du voyage, les frayeurs qui l'éprouvèrent si violemment dans le passage sur mer, lui ont causé une fièvre à m'alarmer; dès qu'elle a été arrivée, j'ai tremblé de la perdre. Mais le ciel a exaucé la ferveur de mes vœux; Adélaïde me reste, & se rétablira. Elle a essuyé bien des douleurs, qui s'augmentoient du vif intérêt qu'elle me voyoit prendre à sa situation dangereuse.

Jamais un cœur aussi simple ne fût aussi cruellement tourmenté par l'amour, oui, aussi cruellement tourmenté; car, qui peut sentir comme elle cette sorte de
profonds

profonds sentimens ? Dans qui agissent-ils avec cette pureté toute angélique ? Elle ne soupçonne point faire la plus légère faute en se livrant à cette étendue d'estime & d'affection qu'elle a pour moi ; ses déclarations avouent si bien la candeur la plus pure , un ton , des manières si ingénus les accompagnent si bien , qu'il faudroit porter un cœur de marbre pour n'en point être touché. Encore une fois , Bellair , j'ai toujours pu assez prendre sur moi , pour ne lui point expressement dévoiler tout ce qu'elle m'inspire : mais il n'en est pas besoin ; mes assiduités continuelles , mes inquiétudes si bien manifestées lui disent assez que mon attachement pour elle ne se peut jamais altérer.

Dès que nous fumes arrivés , je retins une domestique pour la servir. Trois jours après , la fièvre s'empara d'Adélaïde , & fit un tel ravage sur une constitution si délicate , qu'elle devint bien-

tôt comme un squelette. Elle n'a pourtant pas perdu son humeur enjouée. Son embonpoint est disparu, mais en cette absence, une douce langueur répand sur toute sa personne une sorte de graces, qui sont des beautés de plus à mes yeux. N'eût-elle plus d'attraits, le souvenir de ceux qui m'enchantèrent en elle, ce tendre accablement, & toujours cette admirable simplicité de mœurs, tout cela est bien suffisant pour lui conserver mon cœur.

Pendant sa maladie, elle eut vingt-quatre heures de délire; dans cet état son imagination ne lui représentoit que moi seul, quoique je ne quittasse point le chevet de son lit, que lorsque la décence l'exigeoit. Dans les intervalles rares & courts, où elle jouissoit de sa tête, elle n'étoit contente & tranquille que lorsqu'elle tenoit mes mains. Toutes les fois qu'elle pouvoit les serrer, le regard, & la voix presque éteints : « Je

» vous quitterai bientôt, mon cher Lum-
» ley, s'écrioit-elle tendrement; je n'ai
» de regrets que par cette idée insup-
» portable de me séparer de vous. Dans
» le monde entier, je n'ai d'Ami que
» vous seul, & la bonté céleste prenant
» pitié de ma misère, vous a marqué
» pour secourir, pour aider mes der-
» niers momens. Mais ne vous affligez
» point, (voyant que j'étois absorbé dans
la douleur à ne pouvoir parler, tandis que
mes yeux trempoient de pleurs sa main,
qui pressoit les miennes, & que je te-
nois ensuite contre mon cœur ému,)
» ne souffrez point ainsi pour moi, me
» disoit-elle avec de longs soupirs. Je
» ne puis vous voir si sensible, vous,
» dont l'honnêteté généreuse m'a si ten-
» drement accueillie; je ne puis sup-
» porter la douleur qui vous accable.
» Que je meure, & que vos chagrins
» cessent. »

Mes sanglots & mes pleurs avoient

entièrement étouffé ma voix , je ne pus lui faire entendre mes sentimens. Je fus si pénétré de tout ce qu'elle venoit de me dire , que je tombai sans mouvemens sur son lit auprès d'elle. Ses cris qui attirèrent sur le champ sa domestique & sa garde , me retirèrent bientôt de mon évanouissement ; on tâcha de m'éloigner ; mais comme je ne pouvois m'y résoudre :
» Non , non , dit-elle , ne l'ôtez point
» par force d'auprès de moi ; je le persuaderai peut-être mieux moi-même. »

Elle me conjura alors , dans les termes les plus affectueux , de ne point m'abandonner ainsi à la douleur , & de l'écouter : « Je puis vous alléguer bien des
» raisons , me dit-elle , pour vous convaincre qu'il seroit infiniment plus
» heureux pour moi , sans Parens , sans
» Amis , d'être enlevée du monde , &
» d'au milieu des peines que j'y trouve-
» rois ; je m'assure que si vous con-
» sidériez toutes celles qui bientôt peut-

» être ne pourront plus m'atteindre , vous
» verriez mon état d'un œil bien diffé-
» rent. »

Ces paroles me rendirent l'usage de mes sens , tandis qu'elle en étoit encore plus abattue. Je ne pus me retenir plus long-tems , je l'entourai de mes bras , & baignant de mes larmes ses traits innocens : « Ne dites point , ma chère
» Enfant , Ette céleste, ne dites plus que
» vous êtes sans Amis ; tant qu'un souffle
» m'animera , je vous tiendrai lieu de
» tout . . . & quand vous . . . ne ferez
» plus . . . je ne ferai plus moi-même
» qu'une victime impatiente de mou-
» rir. »

Ce fut tout ce que je pus prononcer , encore toutes mes paroles étoient entrecoupées. Je pressai ma bouche contre son lit , pour lui dérober mes pleurs & mes sanglots ; je tombai sur mes genoux ; je ne me soutenois plus.

Le Médecin entra dans ce moment ,

& ne me cacha point que si je me livrois à un chagrin aussi extrême , il ne répondroit pas un moment de la vie de celle que ses langueurs avoient déjà si fort épuisée ; & me retirant brusquement d'auprès d'elle , il me reprocha vivement l'absurdiré de ma façon d'agir ; tandis qu'éperdu de douleur & de désespoir je le priois de retourner à ma pauvre Adélaïde , du rétablissement de laquelle je lui dis librement que dépendoit mon existence.

Il la fit bientôt revenir , & s'apercevant qu'elle souffriroit de ne plus me voir , & qu'elle me rappelloit dans les plus vives inquiétudes , le Médecin me permit de ne la pas quitter , en nous ordonnant de ne nous point livrer à toutes ces agitations , qui entraîneroient les suites les plus fâcheuses.

La crainte de perdre tout ce que je pouvois posséder de plus cher , m'obligea de prendre un air de gaieté , au lieu de

ces transports qui venoient de m'agiter. Machere Adélaïde vit bien que je ne me contraignois ainsi que pour la tranquilliser. Elle se fâcha contre le Médecin , & lui déclara sans détour , que s'il vouloit la voir guérir , il ne dût & ne fit rien qui dût me déplaire , que je lui étois plus cher que sa vie même.

A une expression si tendre, je saisis , je baisai une de ses mains avec vivacité ; liberté que je n'avois encore jamais prise : je ne pus m'en défendre , & pour la première fois , je vis la pudeur parsemer de quelques roses son visage ranimé. Adélaïde voulut avec son mouchoir me dérober un aspect aussi ravissant.

Le Médecin parut sensible à notre état mutuel , & il m'assura que si nous mettions plus de modération dans nos sentimens , il comptoit sur un prochain rétablissement.

Je fis part à Adélaïde d'une espérance aussi consolante , & dès que le Médecin

fut sorti , je la priai en grace de se conformer à tous ses avis , par amitié pour moi. Elle me promit de faire tout ce qui pourroit me satisfaire. Depuis , elle a toujours été de mieux en mieux.

M. Martin ignore mon retour en Angleterre. Dès que Adélaïde pourra supporter la fatigue du voyage , je la transporterai dans la Province de . . . où jadis feu mon Pere vécut dans l'abondance , jusqu'à ce qu'une suite de revers lui enleva tout , excepté son malheureux Fils , aujourd'hui forcé de dépendre d'un capricieux Vieillard qui , quoiqu'il veuille bien me donner une pension honnête , ne cesse de me reprocher le mariage de sa Fille avec un Baronet trop peu riche , l'auteur cher & infortuné de mes jours asservis.

Avec une telle façon de penser , puis-je espérer , mon Ami , qu'il consentira à mon union avec Miss Dingley ? Au contraire , si mon amour , & celle qui en est l'inévitable objet , venoient à être

connus de lui , il voudroit m'ôter le peu qu'il me donne. Que puis-je donc faire ? Adélaïde est si bien en possession de mon cœur , que ma destinée est de ne m'en jamais séparer. Puis-je en venir à cette indigne lâcheté de trahir son innocence , du prix de laquelle rien n'approche ? Puis-je , sans infamie , violer le serment solennel que son Pere mourant reçut de moi ; ce serment qui me rendit à jamais le Garant & le Protecteur de l'honneur de sa Fille ?

Oh, Bellair ! je sens qu'il m'est impossible , & de mal agir envers elle , & de vivre sans elle. Sur quel pas glissant l'amour & l'honneur m'ont porté !

Tandis que je me préparois à vous féliciter sur vos progrès heureux auprès de Lady Lucie, j'ai reçu votre dernière Lettre , par laquelle je vois que c'est un compliment de condoléance qu'il faut vous répondre. Une Femme aussi capricieuse est si peu comparable à l'aimable sim-

plicité de celle à qui l'amour m'unit , que si vous suiviez mon avis , vous ne la reverriez plus. Mais ce conseil ne vous est pas facile à suivre. Mon amitié pourtant vraie & sincère pour vous m'oblige à vous déclarer sans détour , que si vous prenez une Personne d'un caractère aussi inconstant , vous ne pouvez vous attendre qu'à des chagrins rongeurs. Point d'accord , nulle harmonie dans le mariage , sans les rapports intimes des esprits & des cœurs.

Mon intention est , suivant ce que je vous ai mandé , de placer ma belle Adélaïde chez un Ministre , dans la petite ville où je suis né. Cet Homme , reconnoissant & honnête , se souvient de la considération qu'il avoit pour ma Famille , & il voudra bien conserver ses mêmes égards au trésor que mon cœur va confier à lui , & à sa Femme également respectable. Adélaïde une fois chez eux , en sûreté , je ferai à même de cul-

tiver ses sentimens sans rien craindre pour cette candeur , dont la simple Nature voulut embellir son plus charmant ouvrage.

Madame Hollis , aussi estimable que son digne Mari , a reçu une très-bonne éducation ; elle est très-bien née ; elle a beaucoup de goût pour le Dessin , & pour la Musique ; & ce sont les deux talens favoris de mon Adélaïde. J'ai une raison de plus pour lui choisir cette retraite : c'est que cet endroit n'est qu'à une promenade de chez mon grand-Pere ; en sorte que passant l'été avec lui , je pourrai facilement la voir. Privé d'un si cher objet , rien ne sauroit plaire , ni à mes yeux , ni à mon cœur. Sans elle , que me seroit la lumière du jour ?

Fin de la premiere Partie.

TABLE DES LETTRES

contenues dans cette premiere Partie.

L ETTRE premiere. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Rome.</i>	Page 1
Lettre II. <i>Lady Lucie Fenton à Miss So- phie Pleydel.</i>	9
Lettre III. <i>De la même à la même.</i>	15
Lettre IV. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Che- valier Charles Lumley Bar^t, à Rome.</i>	17
Lettre V. <i>Lady Lucie Fenton à Miss So- phie Pleydel.</i>	23
Lettre VI. <i>De la même à la même.</i>	28
Lettre VII. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Che- valier Charles Lumley Bar^t, à Rome.</i>	38
Lettre VIII. <i>Miss Sophie Pleydel à Lady Lucie Fenton.</i>	42
Lettre IX. <i>Lady Lucie Fenton à Miss So- phie Pleydel.</i>	47
Lettre X. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	49
Lettre XI. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Che- valier Charles Lumley Bar^t.</i>	54



T A B L E.

Lettre XII. <i>Du même au même.</i>	58
Lettre XIII. <i>Lady Lucie Fenton à Miss Sophie Pleydel.</i>	68
Lettre XIV. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	78
Lettre XV. <i>Lady Lucie Fenton à Miss Sophie Pleydel.</i>	88
Lettre XVI. <i>Miss Sophie Pleydel à Lady Lucie Fenton.</i>	102
Lettre XVII. <i>Le Chevalier Charles Lum- ley Bart, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	110
Lettre XVIII. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	117
Lettre XIX. <i>Du même au même.</i>	124
Lettre XX. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bart , à Jean Bellair Ecuyer.</i>	133
Lettre XXI. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	141
Lettre XXII. <i>Le Chevalier Charles Lum- ley Bart, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	145
Lettre XXIII. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	160
Lettre XXIV. <i>Miss Pleydel à Sophie Pleydel, dans la Province de***</i>	164

T A B L E.

Lettre XXV. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	171
Lettre XXVI. <i>Lady Lucie Fenton à Miss Sophie Pleydel.</i>	180
Lettre XXVII. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	185
Lettre XXVIII. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bart, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	192

Fin de la Table de la premiere Partie.



